NOËLS D'AUTREFOIS

Washington Irving

Noëls d'autrefois

Texte adapté et enrichi

… de Washington Irving

… traduction de Théodore Lefebvre

… illustrations de Cecil Charles Windsor Aldin, Charles Edmund Brock et Randolph Caldecott

… adaptation de Jacques Prieur

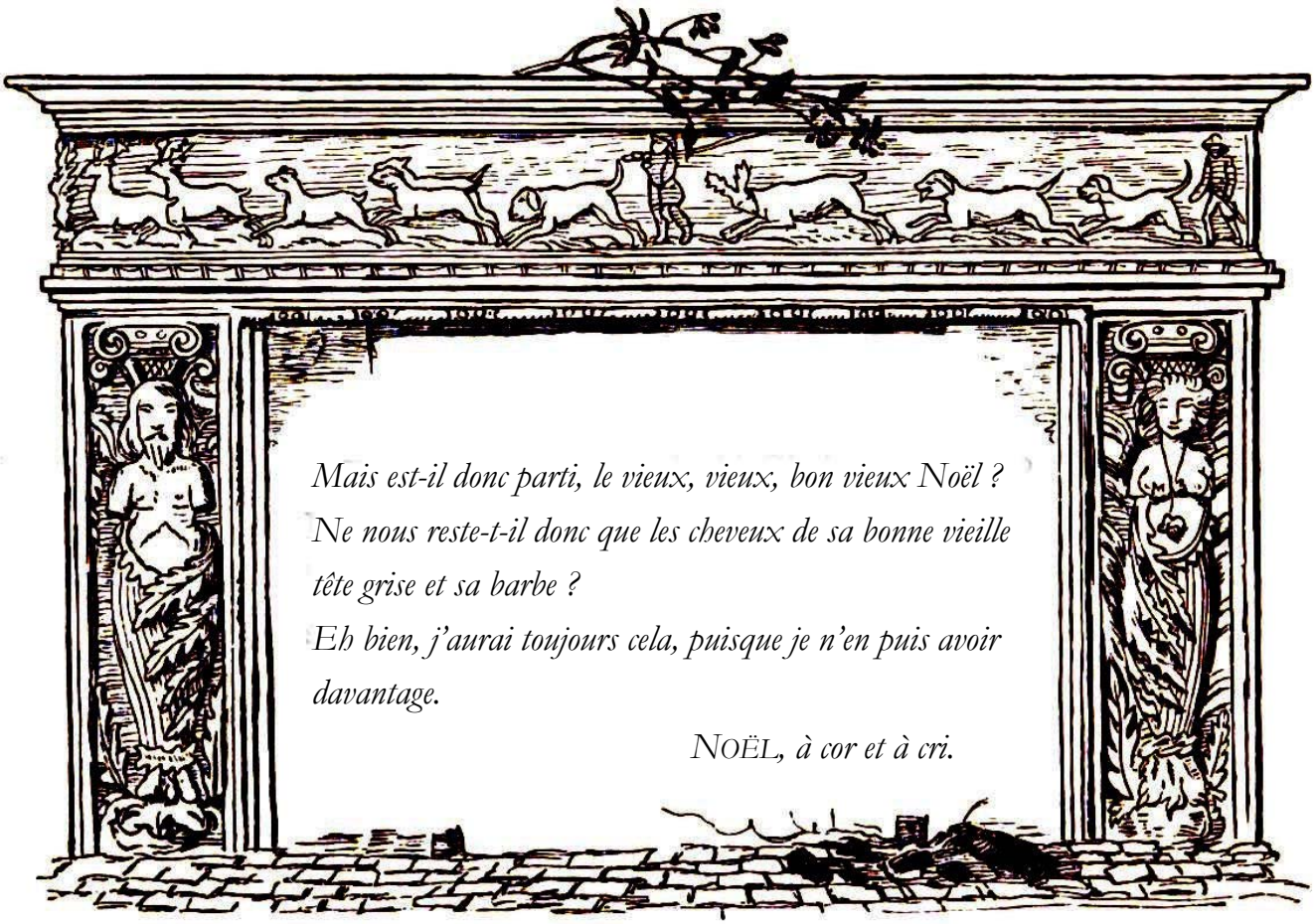
Titre original : Old Christmas
from The Sketch Book of Geoffrey Crayon, 1819
Frontispice : *Christmas, de James Clark*

Tous droits de reproduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

I	**NOËL**	***5***
II	**LA DILIGENCE**	***18***
III	**LA NUIT DE NOËL**	***40***
IV	**LE JOUR DE NOËL**	***72***
V	**LE DINER DE NOËL**	***107***

Vignettes noir et blanc de Randolph Caldecott

Noël



Mais est-il donc parti, le vieux, vieux, bon vieux Noël ?
Ne nous reste-t-il donc que les cheveux de sa bonne vieille tête grise et sa barbe ?
Eh bien, j'aurai toujours cela, puisque je n'en puis avoir davantage.

NOËL, *à cor et à cri.*

Partout, quand Noël arrivait,
Un homme en ce temps-là pouvait
Contre le froid opiniâtre
Voir un bon feu lutter dans l'âtre.
Petits et grands faisaient régal.
On conviait le voisinage ;
On les traitait, selon l'usage,
En amis, et l'accueil brutal
Ne contristait pas l'infortune,
Qui prenait place et s'étonnait
De ne point paraître importune –
Il était neuf, le vieux bonnet ! –

Vieilles rimes.

I - NOËL

Il n'est rien en Angleterre qui exerce une influence plus délicieuse sur mon imagination que les débris des joyeuses coutumes, des divertissements rustiques des anciens jours. Ils me rappellent les tableaux que ma fantaisie avait l'habitude de tracer à l'aurore du printemps de ma vie, quand je ne connaissais encore le monde que par les livres, et que je le croyais tout à fait tel que les poètes l'avaient dépeint ; et ils apportent avec eux le parfum de ces temps honnêtes d'autrefois où, peut-être avec autant d'illusion, je suis enclin à penser que le monde était plus naïf, plus social et plus joyeux qu'à présent. Je le dis à regret, ils s'effacent chaque jour davantage ; ils sont graduellement emportés par le temps rongeur, et plus encore déracinés par les usages modernes. Ils ressemblent à ces pittoresques échantillons d'architecture gothique que nous voyons tomber en poussière sur différents points de la contrée, que les ravages du temps ont détruits en partie, qui disparurent en partie dans les additions et les altérations d'une époque plus récente. Mais la poésie s'attache avec une tendresse inquiète à ces divertissements rustiques, à ces joyeuses fêtes, qui tant de fois lui servirent de thèmes, de même que le lierre enlace son riche feuillage autour de l'arche gothique et de la tour en ruine, payant généreusement l'appui qu'ils lui prêtent en reliant leurs débris chancelants, et pour ainsi dire en les embaumant dans la verdure.

De toutes les antiques fêtes, c'est, en somme, celle de Noël qui éveille les joies les plus robustes et les mieux senties. Il se mêle alors à nos instincts de sociabilité un sentiment de piété grave qui soulève l'esprit vers un état de bonheur sublime, sanctifié. À l'église, vers cette époque, les offices ont un remarquable caractère de tendresse et d'inspiration. Ils roulent sur la magnifique histoire de l'origine de notre foi, sur les scènes pastorales qui accompagnèrent sa proclamation. Ils augmentent graduellement en ferveur et en émotion pendant la période de l'Avent, jusqu'à ce qu'ils éclatent en plein jubilé dans cette matinée qui vint apporter la paix et le bon vouloir aux hommes. Je ne connais pas de plus puissant effet de la musique sur les affections morales que celui qui se produit lorsqu'on entend le chœur tout entier et l'orgue aux puissants éclats entonner à Noël une antienne dans une cathédrale, et remplir tous les points du vaste édifice d'une triomphante harmonie.

C'est aussi une charmante chose – et l'honneur en revient au vieux temps – que cette fête, qui rappelle la proclamation de la religion de paix et d'amour, ait été choisie pour rassembler en faisceau les membres d'une famille, resserrer encore ces liens qui unissent les cœurs frères, et que les préoccupations, les plaisirs et les chagrins du monde travaillent sans cesse à dénouer ; pour rappeler tous les enfants d'une même famille, qui se sont élancés dans la vie, et qui, séparés, errent au loin, et les réunir une fois encore autour du foyer paternel, ce lieu de ralliement des affections, afin qu'ils redeviennent jeunes et aimants au milieu des souvenirs attendrissants de l'enfance.

Il y a jusque dans cette époque même de l'année quelque chose qui répand un charme infini sur la fête de Noël. En d'autres temps nous tirons une grande part de nos plaisirs des seules beautés de la nature. Notre sensibilité s'élance et se disperse sur le paysage baigné de soleil, et nous « vivons au large et partout ». Le chant des oiseaux, le murmure du ruisseau, les parfums respirés par le printemps, la douceur voluptueuse de l'été, la pompe étincelante de l'automne, la terre avec son manteau d'éclatante verdure, le ciel, d'un bleu si riche et si pur, et ses nuages splendides, tout nous remplit de muettes mais exquises délices : c'est un immense épanouissement de sensation.

Mais au cœur de l'hiver, quand la nature gît dépouillée de tous ses charmes, enroulée dans les plis de son linceul de neige, nous allons puiser nos jouissances à des sources morales. L'horrible tristesse et la désolation du paysage, le morne aspect et le peu de durée des jours, l'ombre épaisse des nuits, en circonscrivant nos excursions, refoulent aussi nos sentiments, qu'ils empêchent d'aller courir au loin, et nous disposent à trouver plus de saveur aux plaisirs intimes du foyer. Nos pensées sont plus concentrées, nos cœurs plus ouverts à l'amitié ; nous sentons d'une manière plus profonde les charmes de la société ; nous nous serrons davantage les uns contre les autres, parce que nous comptons les uns sur les autres pour nous réjouir. Le cœur appelle le cœur, et nous tirons nos plaisirs des puits profonds de la bienveillance tendre, qui sont cachés dans les tranquilles retraites de nos seins, et qui, lorsqu'on les découvre, laissent apparaître le pur élément du bonheur domestique.

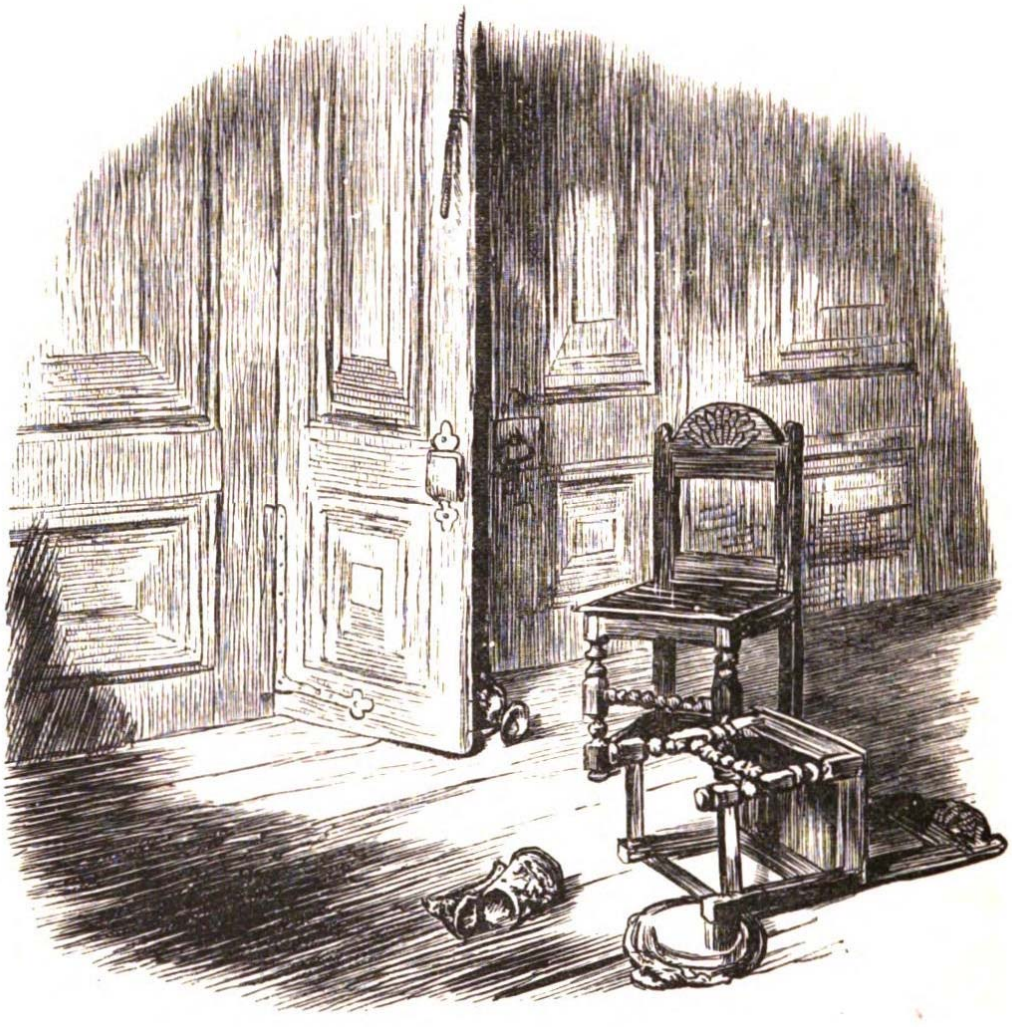
La lugubre obscurité du dehors fait que le cœur se dilate lorsqu'on entre dans une pièce remplie de l'éclat et de la chaleur du feu du soir. La flamme rougeoyante diffuse un été et un soleil artificiels à travers la pièce, et illumine chaque visage dans un accueil plus bienveillant. Où donc l'honnête visage de l'hospitalité s'épanouit-il en plus larges et plus sympathiques sourires, où donc la timide œillade de l'amour est-elle plus doucement éloquente, qu'au coin d'un feu d'hiver ?

Et pendant que la sourde rafale du vent d'hiver fait irruption dans le vestibule, ébranle une porte éloignée, siffle autour de la fenêtre à espagnolette, et gronde en s'engouffrant dans la cheminée, que peut-il y avoir de plus agréable que ce sentiment de calme et de sécurité qui nous fait, tout en rêvant, jeter autour de nous des yeux ravis sur la chambre confortable et la scène de réjouissance domestique ?

Les Anglais, par suite de la prédilection que, chez eux, ont toujours eue pour les mœurs champêtres toutes les classes de la société, furent de tout temps amoureux de ces fêtes et de ces réjouissances qui coupent agréablement le profond silence de la vie rustique, et jadis ils étaient particulièrement observateurs des rites pieux et sympathiques de Noël. On est tout transporté rien qu'en lisant les secs détails que quelques antiquaires ont donnés des charmantes fantaisies, de la pompe burlesque, de cet épanouissement sans réserve de gaieté, de bonne humeur, au milieu desquels cette fête se célébrait. Elle semblait ouvrir toute grande chaque porte, faire tourner chaque cœur sur ses gonds. Elle mettait en présence le noble et le paysan ; elle fondait tous les rangs dans un ardent et généreux foyer de joie et de sympathie.

Les vieilles salles de châteaux et de manoirs retentissaient du son de la harpe et du bruit des chansons, et leurs tables immenses gémissaient sous le poids de l'hospitalité. Il n'était pas jusqu'à la plus pauvre chaumière qui n'accueillît cette époque de réjouissances avec des décorations de verdure, houx ou laurier ; un feu splendide dardait ses rayons au travers du treillis et semblait inviter le passant à lever le loquet, à se joindre au groupe joyeux et animé qui se pressait confusément autour du foyer, trompant la longueur de la soirée par des plaisanteries légendaires et des contes de Noël maintes fois racontés.

L'un des plus tristes résultats du raffinement moderne est le ravage qu'il a apporté parmi les chaudes et joyeuses coutumes du vieux temps. Il a complètement fait disparaître cette franchise d'allures et cette savoureuse rudesse qui distinguaient ces embellissements de la vie, et, par un frottement funeste, rendu la surface de la société plus douce et plus polie, mais certainement moins caractéristique. Beaucoup des divertissements, et des usages de Noël se sont entièrement évanouis, et, comme le fameux vin du vieux Falstaff, sont devenus matières à spéculations et à controverses. Ils fleurirent à une époque pleine d'animation et de verdeur, ou les hommes jouissaient âprement de la vie, mais vigoureusement et de tout cœur ; époque pittoresque, un peu débraillée, qui a doté la poésie de ses plus riches matériaux, et le drame de la plus charmante variété de mœurs et de caractères. Le monde est devenu plus mondain. Il y a plus de dissipation et moins de jouissances.



Le plaisir s'est étendu en un courant plus large, mais moins profond, et a abandonné nombre de ces canaux profonds et tranquilles, où il coulait doucement, dans le sein calme de la vie domestique. La société est aujourd'hui plus éclairée, plus élégante ; mais elle a perdu nombre de ses robustes particularités locales, ses sentiments naïfs, ses honnêtes jouissances du coin du feu. Les coutumes traditionnelles du vieux temps au cœur d'or, son hospitalité féodale, ses festins grandioses, ont passé avec les châteaux des barons, avec les superbes manoirs, dans lesquels on les célébrait. Ils s'harmonisaient avec la grande salle pleine d'ombre, la longue galerie de chêne et le salon tapissé, mais ils ne conviennent pas aux brillantes et frêles salles de réception, aux gais salons de la villa moderne.

Tout dépouillé qu'il est, cependant, de ses anciens et joyeux honneurs, Noël est encore une période d'animation charmante en Angleterre. Cela vous réjouit de voir complétement éveillé ce sentiment de l'intérieur qui occupe une si large place dans tous les cœurs anglais. Les préparatifs qui se font de tous côtés pour unir encore amis et parents dans un repas sympathique ; les présents de bon avènement qui passent et repassent, ces marques d'attention, ces aiguillonneurs de la bienveillance ; les arbustes à feuilles persistantes distribués autour des maisons et des églises, emblèmes de paix et d'allégresse ; toutes ces choses ont le plus charmant effet. Elles produisent les tendres affections, elles allument de douces sympathies. Il n'est pas jusqu'au son des violons, quelque primitifs que puissent être leurs accords, qui ne se détache, au milieu d'une immobile nuit d'hiver, comme s'il était d'une ravissante harmonie.

Quand il m'est arrivé d'être réveillé par eux à l'heure où le silence est solennel, « lorsqu'un profond sommeil s'abat sur l'homme, » j'ai écouté dans un ravissement intense, et, les rapprochant de cette joyeuse et sainte occasion, me suis presque imaginé entendre un chœur céleste annonçant la paix et le bon vouloir au genre humain.

De quelle façon charmante l'imagination, quand elle est travaillée par ces influences morales, transforme toute chose en mélodie et en beauté ! Le chant même du coq, entendu parfois au milieu du repos épais de la campagne, disant, la nuit, à ses compagnes emplumées, les heures qui s'envolent, était réputé par le vulgaire annoncer l'approche de cette sainte fête :

Quand chacun se dispose à célébrer le jour
Où le Christ, en naissant, nous prouva son amour,
Pendant la nuit, dit-on, cet oiseau de l'aurore
Ne cesse de chanter que pour chanter encore.
Les esprits inquiets alors n'osent bouger ;
Les astres sont sans force, et la nuit sans danger ;
Aucun charme ne prend, la sorcière impuissante
Frémit, tant cette époque est sainte et bienfaisante.

Au milieu de cette universelle convocation au bonheur, de l'agitation des esprits, de ce soulèvement des affections, qui se manifestent vers ce temps-là, quel sein peut rester insensible ? C'est en effet l'heure de la régénération du sentiment ; l'heure où non-seulement doit s'allumer dans la grande salle le feu de l'hospitalité, mais encore la flamme généreuse de la charité dans le cœur.

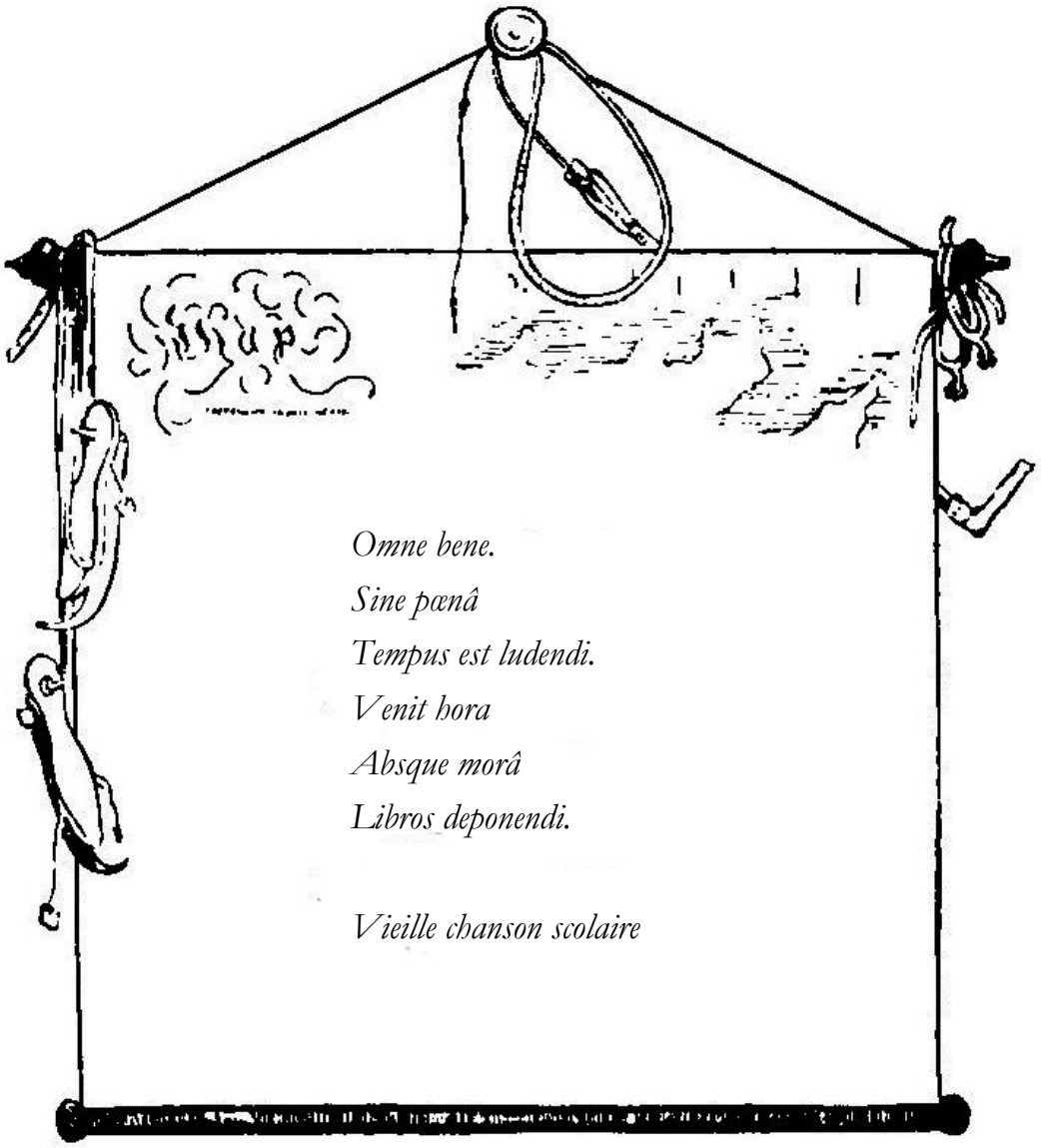
Les scènes d'amour matinal reverdissent dans la mémoire par-delà le désert stérile des ans ; et l'idée de vie intime, chargée des parfums qu'exhalent les joies qui s'épanouissent autour du foyer, ranime l'esprit qui penche ; de même que la brise arabique apporte parfois sur ses ailes la fraîcheur des campagnes lointaines au pèlerin lassé du désert.

Bien qu'étranger, bien que je ne fasse que passer sur ce sol[1], que nul foyer ami ne doive briller pour moi, nul toit hospitalier m'ouvrir ses portes toutes grandes, ni la chaude étreinte de l'amitié me dire sur le seuil que je suis le bienvenu ; cependant je sens l'influence de cette époque rayonner au fond de mon cœur des regards enivrés de ceux qui m'entourent. Certainement le bonheur se réfléchit, comme la lumière du ciel ; et chaque visage étincelant de sourires et coloré par une innocente allégresse est un miroir qui transmet aux autres les rayons d'une éternelle et suprême bienveillance. Celui qui peut se détourner d'un air chagrin pour ne pas contempler le bonheur de ses semblables, qui peut s'asseoir triste et sombre dans sa solitude quand tout ce qui l'entoure est radieux, celui-là peut avoir ses heures de puissante animation et d'égoïstes jouissances, mais il ne connaît pas les chaudes et cordiales sympathies qui font le charme d'un joyeux Noël.

[1] Washington Irving, né le 3 avril 1783 à New York et mort le 28 novembre 1859 à Sunnyside, est un écrivain américain.

Le Noël qu'il espérait… - illustration de Cecil Aldin

La diligence



Omne bene.
Sine pœnâ
Tempus est ludendi.
Venit hora
Absque morâ
Libros deponendi.

Vieille chanson scolaire

Traduction :

Tout va bien.
Sans punition
Il est temps de jouer.
L'heure est venue,
Juste le temps
De poser les livres.

II - LA DILIGENCE

J'ai, dans le précédent article, fait quelques observations générales sur les réjouissances de Noël en Angleterre ; il me prend envie de les illustrer par quelques anecdotes d'une fête de Noël passée à la campagne. Mais j'inviterai le plus poliment possible mon lecteur à mettre de côté, quand il les parcourra, l'austérité de la sagesse ; à revêtir cette naïve et joviale humeur qui tolère la folie et n'est soucieuse que de son amusement.

Dans le cours d'une excursion que je fis, au mois de décembre, à travers le Yorkshire, je voyageai pendant une longue distance dans une voiture publique, la veille du jour de Noël. La diligence était pleine, au dedans et au dehors, de voyageurs qui, d'après leur conversation, semblaient pour la plupart se rendre chez des parents ou des amis, à cette fin de manger le dîner de Noël ; elle était en outre chargée de bourriches de gibier, de paniers et de boîtes de friandises, et des lièvres pendaient, balançant leurs longues oreilles autour du siège du cocher, présents d'amis éloignés pour la fête qui se préparait.

J'avais pour compagnons de voyage, dans l'intérieur, trois gentils écoliers aux joues vermeilles, doués de cette santé brillante et de cette virilité d'humeur que j'ai remarquées dans les enfants de ce pays. Ils retournaient à la maison pour les vacances, transportés de joie, se promettant un monde de jouissances. C'était charmant d'entendre les gigantesques plans de réjouissances que faisaient ces petits coquins, et les exploits

impossibles qu'ils devaient accomplir pendant leur émancipation de six semaines de l'esclavage abhorré des livres, de la férule et du pédagogue. Ils jouissaient pleinement par avance du bonheur qui les attendait – ils allaient revoir la famille, toute la maison, chien et chat y compris – , et de la joie qu'allaient causer à leurs petites sœurs les présents dont leurs poches étaient bourrées. Mais l'entrevue qu'ils semblaient désirer avec le plus d'impatience était celle qu'ils auraient avec Bantam, lequel je découvris être un poney, et, d'après leur babillage, doué de plus de qualités que n'en posséda jamais coursier depuis les jours de Bucéphale[2]. Comme il trottait ! Comme il courait ! Et puis quels sauts il faisait ! Il n'y avait pas, dans tout le pays, de haie qu'il ne pût franchir.

Ils étaient sous la tutelle particulière du conducteur, à qui, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, ils adressaient une multitude de questions, et qu'ils déclaraient être l'un des meilleurs camarades qui fussent au monde. Quant à moi, je ne pus m'empêcher de remarquer l'air d'activité, d'importance inaccoutumées de cet homme, qui portait son chapeau tant soit peu sur l'oreille, et avait un gros bouquet de verdure de Noël planté dans la boutonnière de son habit. C'est toujours un personnage d'une remarquable sollicitude et très occupé ; mais il est spécialement ainsi pendant cette période, ayant tant de commissions à exécuter par suite de la grande réciprocité de présents !

[2] Bucéphale était le cheval d'Alexandre le Grand, que lui seul était parvenu à dresser.

Et peut-être ici ne sera-t-il pas désagréable à ceux de mes lecteurs qui n'ont point voyagé d'avoir une esquisse qui leur donne une idée générale de cette très nombreuse et très importante classe de fonctionnaires, lesquels ont un costume, des façons, un langage, un air particuliers à eux-mêmes et en honneur dans toute la confrérie ; de telle sorte que, partout où puisse se voir un conducteur de diligence anglais, on ne puisse se tromper et le prendre pour un homme appartenant à n'importe quelle autre profession, ou corporation.

Il a communément une large et pleine figure, curieusement tachetée de rouge, comme si, par le travail assidu des mâchoires, le sang avait été refoulé dans chacun des vaisseaux de la peau ; il a en outre pris d'assez confortables dimensions par suite de fréquents entretiens avec les chopes, et son volume est encore augmenté par la multiplicité de ses vêtements, dans lesquels il est enseveli comme un chou-fleur dans ses feuilles, et dont le plus apparent lui descend jusqu'aux talons. Il porte un chapeau bas de forme et à larges bords ; un mouchoir de couleur s'enroule volumineusement autour de son cou, savamment noué, disparaissant à la poitrine ; et pendant la saison d'été s'étale à sa boutonnière un énorme bouquet, très probablement un cadeau de quelque amoureuse fillette de village. Son gilet est ordinairement de quelque couleur voyante, à raies, et son haut de chausses s'étend bien plus bas que les genoux, pour aller rejoindre une paire de bottes de postillon, qui lui viennent à peu près jusqu'à mi-jambe.

Tout ce costume se maintient avec une rigoureuse précision.

Illustration de Cecil Aldin

Il met son orgueil à avoir ses vêtements d'une excellente étoffe, et, malgré la grossièreté apparente de sa mise, on peut cependant remarquer chez lui cette propreté, cette correction de la tenue qui sont presque innées dans un Anglais. Il est l'homme important, et jouit d'une grande considération le long de la route ; à de fréquentes conférences avec les ménagères de village, qui le regardent comme un homme de haute confiance et sur lequel on peut compter, et paraît s'entendre le mieux du monde avec toutes les fillettes de campagne aux yeux vifs. Dès qu'on arrive à l'endroit où l'on doit changer de chevaux, il jette de haut les rênes avec un certain petit air, et abandonne ses bêtes aux soins du garçon d'écurie, son service consistant uniquement à conduire d'un relais à l'autre. N'est-il plus sur son siège, ses mains sont enfoncées dans les poches de son grand habit, et il arpente majestueusement la cour de l'auberge d'un air de dignité des plus absolus. Il est ici généralement entouré d'une foule d'admirateurs, garçons d'écurie, palefreniers, décrotteurs, et ces parasites sans nom qui infestent les auberges et les tavernes, se chargent des commissions, et font toutes sortes de besognes étranges pour avoir le privilège de vivre sur les graisses de rôtis et les fuites de la cave.

Illustration de Cecil Aldin

Tout ce monde a les yeux fixés sur lui comme sur un oracle, recueille comme un trésor ses phrases d'argot, se fait l'écho de ses opinions sur les chevaux et autres thèmes du répertoire des maquignons, et par-dessus tout s'efforce d'imiter son air et sa démarche. Pas un gueux ayant un habit sur le dos qui n'enfonce ses mains dans ses poches, ne prenne des allures de pacha, ne parle argot, bref ne soit un cocher à l'état d'embryon.

Peut-être cela tenait-il à l'heureuse sérénité qui régnait dans mon esprit ; mais je m'imaginai lire le contentement sur toutes les physionomies le long de la route. Il est vrai qu'une diligence porte toujours l'animation avec elle, et que le bruit des roues met chacun en mouvement sur son passage. Le cornet, embouché chaque fois que l'on entre dans un village, produit une agitation générale. Les uns se précipitent pour recevoir des amis ; d'autres accourent avec des paquets et des cartons pour s'assurer des places, et, dans la confusion du moment, peuvent à peine prendre congé du groupe qui les accompagne. Pendant ce temps-là le conducteur a tout un monde de petites commissions à remplir. Parfois il remet un lièvre ou un faisan ; parfois il lance un petit paquet ou un journal à la porte d'un établissement public ; parfois il tend, avec le regard en coulisse d'un connaisseur et des mots à double entente, à quelque moitié rougissante, moitié rieuse servante, le billet doux à forme étrange de quelque rustique admirateur. Comme la voiture roule avec fracas le long du village, chacun court à la fenêtre, et de chaque côté vous avez une rangée de frais visages de campagne, un bouquet de jeunes filles au rire épanoui.

Parfois il tend, avec le regard en coulisse d'un connaisseur et des mots à double entente, à quelque moitié rougissante, moitié rieuse servante, le billet doux à forme étrange de quelque rustique admirateur.
Illustration de C. E. Brock

Comme la voiture roule avec fracas le long du village, chacun court à la fenêtre,
et de chaque côté vous avez une rangée de frais visages de campagne.
Illustration de Cecil Aldin

En haut et en bas sont réunis des groupes de paresseux de village et de philosophes, lesquels ont établi là leur quartier général dans l'important dessein de voir passer du monde ; mais le cercle le plus sérieux se tient généralement devant la boutique du forgeron, pour qui le passage de la diligence est un événement important, une source de spéculation. Le forgeron, un sabot de cheval dans son tablier, lorsque se rapproche le bruit de la voiture, s'arrête ; les Cyclopes[3] qui entourent l'enclume ne font pas retomber leurs marteaux retentissants, et laissent le fer se refroidir ; tandis que le spectre enfumé, au bonnet de papier gris, occupé au soufflet, s'appuie sur la poignée pendant un instant, et permet à l'asthmatique machine de pousser un soupir venu de loin, afin de lancer un coup d'œil perçant à travers la noire fumée, les lueurs sulfureuses de la forge.

[3] Les Cyclopes forgerons sont les compagnons d'Héphaïstos, le dieu de la métallurgie et du feu.

Peut-être aussi l'approche de la fête avait-elle répandu sur le pays une animation extraordinaire, car il me sembla que chacun avait le regard bon et le cœur joyeux. Gibier, volaille et autres superfluités[4] de la table circulaient vivement dans les villages ; les boutiques d'épiciers, de bouchers et de fruitiers étaient assiégées par les chalands[5]. Les ménagères couraient affairées çà et là, mettaient leur logis en ordre ; et les branches de houx, avec leurs baies d'un rouge brillant, commençaient à paraître aux croisées. La scène rappelait exactement le récit que fait un vieil auteur des préparatifs de Noël : « Maintenant les chapons et les poules, sans parler des dindons, des oies et des canards, sans préjudice du bœuf et du mouton, tout doit mourir, car ce n'est pas une petite affaire que de nourrir pendant douze jours une multitude de gens. Quant aux raisins secs, aux épices, sucre et miel, répartissez-les équitablement entre tourtes et bouillons[6].

Maintenant il est temps que la musique joue, pour que la jeunesse puisse danser et chanter à en perdre haleine, pendant que les anciens s'assiéront près du feu.

[4] Choses superflues, abondantes, excessives et inutiles.
[5] Les chalands sont les clients des boutiques des petits commerçants.
[6] Les anglais, ont, de tous temps, été friands de sucré-sallé.

La servante a déjà utilisé la moitié de ce qu'elle a rapporté du marché, qu'on doit l'y renvoyer, la veille même des festivités, si elle a oublié un paquet de cartes de Noël. La lutte est sévère entre le houx et le lierre, selon que c'est la maîtresse de maison ou son époux qui porte les culottes. Le majordome joue de chance aux jeux de cartes et aux dés, et si le cuisinier est malin ce soir-là, il plongera ses doigts dans le sucre. »[7]

Je fus tiré de cet accès de voluptueuse rêverie par un cri que poussèrent mes petits compagnons de voyage. Ils avaient eu la tête hors de la voiture pendant les quelques derniers milles, reconnaissant chaque arbre, chaque chaumière à mesure qu'ils approchaient de la maison, et maintenant c'était un élan de joie général.

« Voici John ! Et voici le vieux Carlo ! Et voici Bantam ! » criaient, tout transportés, les petits espiègles en battant des mains.

[7] [7] L'auteur mélange ici des citations du mois décembre de deux almanachs : « Fantasticks : Serving for a perpetuall prognostication, 1626 », de Nicholas Breton, et « Twelve months, 1661 » de Matthew Stevenson.
Vous trouverez l'intégralité du mois décembre de l'almanach de Nicholas Breton, et sa traduction, page suivante.

Almanach de Nicholas Breton, décembre.

IT is now December, and he that walks the streets, shall find dirt on his shoes, Except he go all in boots. Now doth the Lawyer make an end of his harvest, and the Client of his purse. Now Capons and Hens, beside Turkeys, Geese and Ducks, besides Beef and Mutton, must all die for the great feast, for in twelve days a multitude of people will not be fed with a little …. Now are the Tailors and the Tiremakers full of work against the Holidays, and Music now must be in tune, or else never: the youth must dance and sing, and the aged sit by the fire … The Footman now shall have many a foul step, and the Ostler shall have work enough about the heels of the Horses, while the Tapster, if he take not heed, will lie drunk in the Cellar. The prices of meat will rise apace, and the apparel of the proud will make the Tailor rich. Dice and Cards, will benefit the Butler. And if the Cook do not lack wit, he will sweetly lick his fingers. Starchers and Launderers will have their hands full of work, and Periwigs and painting will not be a little set by, strange stuffs will be well sold, strange tales well told, strange sights much sought, strange things much bought, and what else as falls out. To conclude, I hold it the costly Purveyor of Excess, and the after-breeder of necessity, the practice of Folly, and the Purgatory of Reason.

Farewell.

Le mois de décembre est là… Celui qui arpente les rues, à moins qu'il ne soit chaussé de bottes, remplit ses chaussures de boue. C'est l'heure pour l'avocat d'engranger sa moisson de l'année, et pour le client de vider sa bourse. Les chapons, les poules, les dindes, les oies, les canards, les bœufs et les moutons : tous doivent tous mourir pour le grand festin qui se prépare, car en douze jours, on ne nourrira pas une foule avec quelques volailles… Les carnets de commande des tailleurs et des fabricants de pneus sont pleins ; c'est l'occasion ou jamais de mettre le denier point à de nouveaux morceaux de musique : la jeunesse doit chanter et danser, tandis que les anciens seront assis près du feu… Les valets de pieds risquent la foulure ; les palefreniers ne peuvent lâcher les sabots des chevaux ; et s'ils n'y prennent garde, on retrouvera les liquoristes ivres morts dans leur cave. Les prix de la viande atteignent des sommets ; et les tenues d'apparat des vaniteux font la fortune des tailleurs. Les jeux de dés et des cartes enrichissent les majordomes ; et si le cuisinier sait y faire, il plongera ses doigts dans les douceurs. Les lessiveuses et les blanchisseuses en ont plein les bras ; les perruquiers et les maquilleurs ne sont pas en reste…

Les choses les plus improbables se vendent très bien… Les histoires plus improbables circulent partout… Les spectacles les plus improbables et les achats les plus improbables sont partout recherchés… Et ainsi de suite…

En conclusion, je considère le mois de décembre comme le coûteux pourvoyeur de l'excès, l'oubli de la simple nécessité et la préférence pour l'extravagance : en somme, le purgatoire de la raison….

Au bout du chemin se trouvait un vieux domestique en livrée, à l'air grave, qui les attendait ; il était accompagné d'un chien couchant[8] arrivé à la plus extrême vieillesse, et du redoutable Bantam ; un petit et vieux poney gros comme un rat, à la crinière cotonneuse, possesseur d'une longue queue couleur de rouille, lequel, assoupi, se tenait tranquillement au bord de la route, ne songeant guère aux bruyants loisirs qui lui étaient réservés.

Je fus touché de la tendresse avec laquelle les petits drôles cabriolaient autour du vieux et robuste laquais et caressaient le chien couchant, qui se tortillait de joie tout le corps. Mais Bantam était le grand objet d'intérêt ; tous voulaient le monter à la fois, et ce ne fut pas sans peine que John les fit consentir à le monter tour à tour, en commençant par l'aîné.

Illustration de Cecil Aldin

[8] Espèce de chien de chasse qui se couche ordinairement sur le ventre pour arrêter les perdrix, les cailles, les lièvres et autre gibier.

Enfin ils se mirent en route, l'un sur le poney, escorté du chien, qui bondissait et aboyait devant lui, les autres donnant la main à John ; tous deux parlant à la fois et l'accablant de questions sur la maison, d'anecdotes scolaires. Je les suivis du regard avec un sentiment où je ne sais pas lequel prédominait, du plaisir ou de la mélancolie ; car ils me rappelaient le temps où, comme eux, je ne connaissais ni souci ni chagrin, et où des vacances était pour moi le nec plus ultra des félicités humaines. Quelques instants après on s'arrêta pour faire boire les chevaux ; et comme nous nous remettions en marche, un tournant de la route nous amena en vue d'une coquette maison de campagne.

Illustration de Cecil Aldin

Je pouvais même distinguer les formes d'une dame et de deux petites filles sous le portique, et je vis mes petits compagnons, avec Bantam, Carlo et le vieux John, s'avançant de front sur la route suivie par la voiture. Je me penchai en dehors de la fenêtre de la diligence, dans l'espoir que je serais témoin de l'heureuse rencontre, mais un massif d'arbres vint les dérober à ma vue.

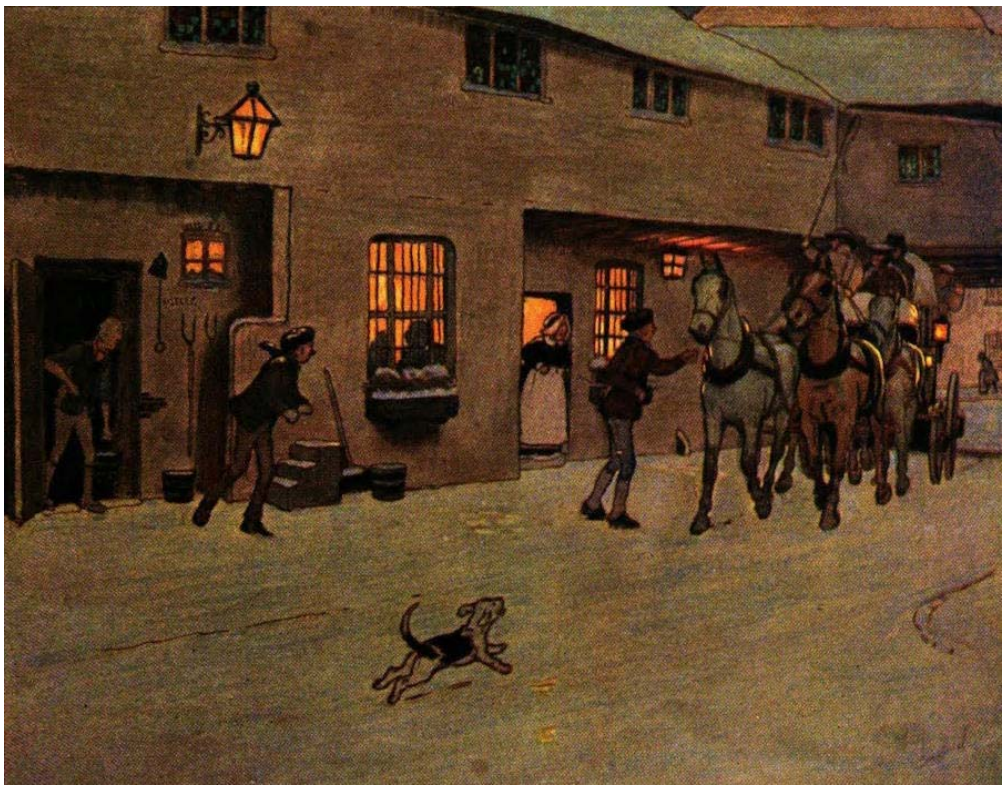


Illustration de Cecil Aldin

Dans la soirée, nous atteignîmes un village où j'avais résolu de passer la nuit. Comme nous enfilions la grande porte de l'auberge, j'avisai la lumière d'un feu de cuisine ragaillardissant qui dardait ses rayons à travers une fenêtre. J'entrai, j'admirai pour la centième fois cette scène d'harmonie, de propreté coquette et de jouissances larges et honnêtes : la cuisine d'une auberge anglaise. Elle était de vaste dimension, tapissée d'ustensiles de cuivre et d'étain admirablement polis, décorée çà et là de verdure de Noël. Des jambons, des langues, des flèches de lard, étaient suspendus au plafond ; un tournebroche modulait son éternel tintement auprès du foyer, et l'horloge faisait tic-tac dans un coin.

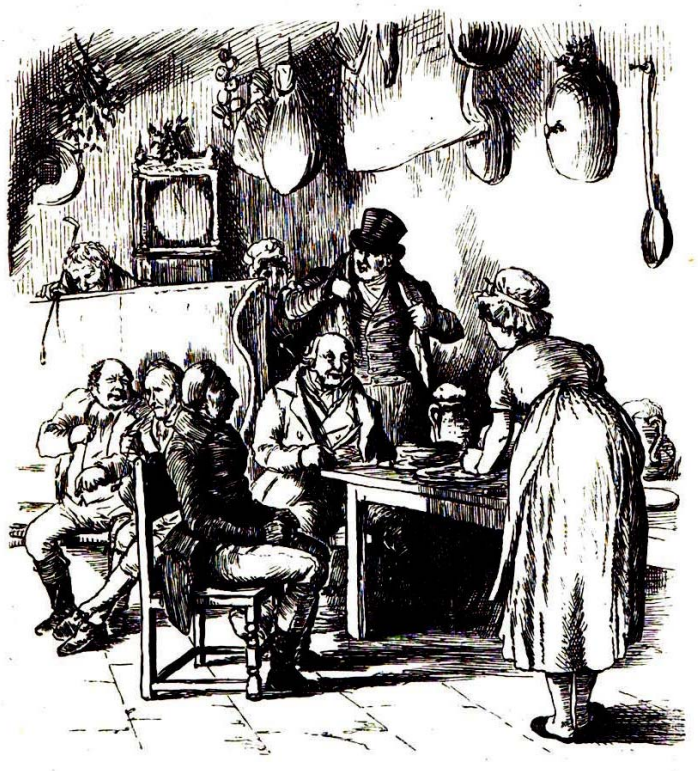


Illustration de Cecil Aldin

Une table en sapin bien lavée s'étendait sur tout un côté de la cuisine, chargée d'un magnifique morceau de bœuf froid et d'autres viandes, auprès desquelles deux grands pots à couvercle, pleins d'une ale écumeuse[9], semblaient monter la garde. Des voyageurs modestes se préparaient à attaquer ce formidable repas, tandis que d'autres étaient assis, fumant et commérant au-dessus de leur ale, sur deux bancs de chêne à dos élevés, au coin du feu. Des servantes proprettes couraient affairées çà et là, d'après les instructions d'une fraîche et remuante hôtesse, mais qui saisissait encore à l'occasion un moment pour échanger un mot badin et provoquer un rire général dans le groupe autour du feu.

La scène réalisait complètement l'humble idéal du pauvre Robin au sujet des jouissances du cœur de l'hiver :

Le bois au front feuillu se découvre à présent
Pour honorer Hiver et ses cheveux d'argent ;
Un hôte pas trop triste, une hôtesse jolie,
Et puis un bon pot d'ale avec une rôtie,
Du tabac, et dans l'âtre un grand feu de charbon,
Sont choses que réclame une triste saison[10].

[9] Bière anglaise fabriquée avec du malt pâle, peu torréfié, et avec addition de houblon cru.
[10] Almanach du pauvre Robin, 1684.

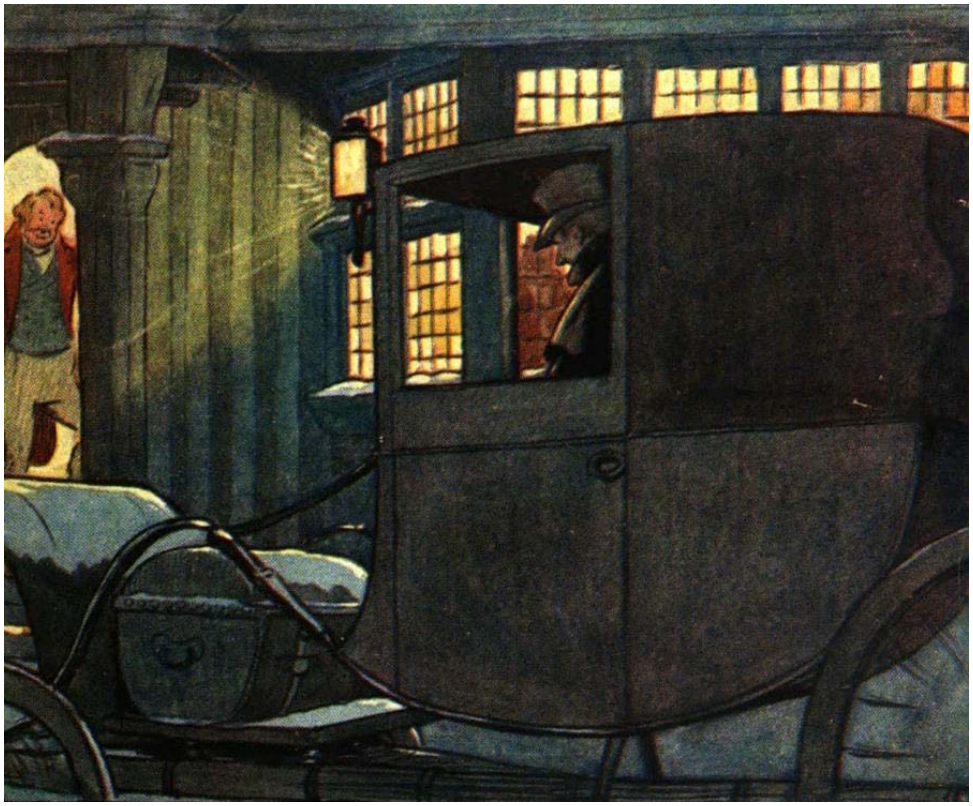


Illustration de Cecil Aldin

À peine venais-je d'arriver à l'auberge qu'une chaise de poste[11] s'arrêta devant la porte. Un jeune gentleman en sortit, et, à la lueur des lampes, un regard me permit d'entrevoir une physionomie que je crus reconnaître. Je faisais quelques pas en avant pour le voir de plus près, lorsque ses yeux rencontrèrent les miens. Je ne m'étais pas trompé : c'était Frank Bracebridge, jeune homme plein d'entrain et de gaieté, avec lequel j'avais autrefois voyagé sur le continent. La reconnaissance fut extrêmement cordiale, car la vue d'un ancien compagnon de voyage évoque toujours le souvenir d'une foule de scènes agréables, d'aventures singulières et d'excellentes plaisanteries. Agiter tout cela dans une passagère entrevue, à l'auberge, était chose impossible ; aussi, découvrant que je n'étais pas pressé par le temps, que je faisais simplement une tournée d'observation, il insista pour que je lui donnasse un jour ou deux à la maison de campagne de son père, où il allait passer les fêtes, et qui n'était éloignée que de quelques milles.

[11] Voiture hippomobile, c'est-à-dire tirée par des chevaux, à deux roues et très légère, permettant autrefois de voyager rapidement.

« Cela vaudra mieux que de manger solitairement votre dîner de Noël dans une auberge, me dit-il, et je puis vous garantir une franche bienvenue, quelque chose dans le style d'autrefois. »

Son raisonnement était pressant ; et puis, je l'avouerai, les préparatifs que j'avais vu faire pour une fête universelle et des réjouissances en commun m'avaient fait éprouver un besoin de briser ma solitude. Je me hâtai donc d'accepter son invitation ; la chaise fut amenée devant la porte, et quelques instants après j'étais en route pour la résidence de famille des Bracebridge.

Illustration de Cecil Aldin

La diligence de Noël, à l'hôtel Bell Inn Hurley
Illustration de Cecil Aldin

La nuit de Noël

Saint François, saint Benoît,
Écartez de ce toit tout être redoutable ;
Le cauchemar et le lutin
Nommé Robin, Robin bon diable,
Sylphes et rats, belettes et furets,
Et tous les malins farfadets :
Depuis le couvre-feu, cette heure où le jour baisse,
Jusqu'à ce que là-bas le soleil reparaisse.
CARTWRIGHT

III - LA NUIT DE NOËL

Nous avions un clair de lune magnifique, mais la nuit était extrêmement froide. Notre chaise roulait rapidement sur le sol durci ; le postillon faisait incessamment claquer son fouet, et la moitié du temps ses chevaux allaient le galop.

« Il sait où il va, dit en souriant mon compagnon, et il voudrait bien arriver à temps pour prendre sa part des réjouissances et de la bonne chère de l'office. Vous saurez que mon père est un partisan fanatique de la vieille école, et qu'il tient à honneur de conserver quelque chose de la vieille hospitalité anglaise. C'est un échantillon passable de ce que vous rencontrerez rarement à notre époque dans toute sa pureté, le vieux gentilhomme campagnard anglais ; car chez nous les gens riches passent une si grande partie de leur temps à la ville, et la mode envahit tellement la campagne, que les fortes et belles particularités de l'ancienne vie rustique ont presque entièrement disparu. Mon père, lui, dès ses plus tendres années, prit l'honnête Peacham[12] pour son évangile, au lieu de Chesterfield[13].

[12] The Compleat Gentleman – Le Parfait Gentilhomme –, par Henry Peacham, 1622.

[13] Philip Dormer Stanhope, 4ème comte de Chesterfield, est un homme politique et un écrivain anglais. Il est connu sous l'appellation de Lord Chesterfield. Homme du monde désinvolte et homme d'esprit, c'est cependant en tant que père, et précepteur exemplaire de son fils qu'il acquit une renommée posthume. Les lettres qu'il avait adressées à son fils Philip, éditées après leurs morts, a fait de Lord Chesterfield, peut-être contre son gré, un auteur classique de la littérature anglaise.

Il s'est mis dans la tête qu'il n'y avait pas de condition plus réellement honorable et digne d'envie que celle de gentilhomme campagnard vivant sur le domaine de ses pères, et passe, en conséquence, tout son temps sur sa propriété. Il combat vaillamment pour la résurrection des vieux divertissements rustiques et l'observance des fêtes, et est profondément versé dans les auteurs, anciens et modernes, qui ont traité ce sujet. Oui, son terrain favori, en fait de lecture, ce sont les auteurs qui fleurirent il y a deux siècles au moins, lesquels, soutient-il, écrivirent et pensèrent plus en véritables Anglais qu'aucun de ceux qui les ont suivis. Parfois même il regrette de n'être pas né quelques siècles plus tôt, quand l'Angleterre était elle-même et avait ses mœurs, ses coutumes particulières. Demeurant à quelque distance de la grande route, dans un endroit presque isolé de la contrée, sans rivalité de petite noblesse sous le vent, il possède le plus enviable de tous les bonheurs pour un Anglais, c'est-à-dire la faculté de se laisser aller au gré de son humeur sans être tourmenté. Comme il représente la plus ancienne famille du voisinage, et qu'une grande partie des paysans sont ses tenanciers, on le considère beaucoup, et, en général, on ne le connaît guère que sous le nom de "*le Squire*", titre qui fut accordé depuis un temps immémorial au chef de la famille. J'ai cru qu'il convenait de vous donner ces quelques aperçus au sujet de mon vieux et digne père, afin de vous préparer à quelques petites excentricités qui, autrement, auraient pu vous sembler absurdes. »

Nous longions depuis quelque temps déjà le mur d'un parc, lorsqu'enfin la chaise s'arrêta devant la porte. Elle était d'un vieux style grandiose et lourd, à barreaux de fer, lesquels se terminaient par le haut en fleurons et en arabesques. Les grandes colonnes carrées qui la soutenaient étaient surmontées des armes de la famille. Tout près attenant était la loge du concierge, abritée par de sombres sapins et presque ensevelie dans un bouquet d'arbustes.

Le postillon fit tinter une grosse cloche, qui retentit dans l'air silencieux et glacé. Aussitôt y répondirent les aboiements éloignés de chiens qui semblaient former la garnison du château.

Illustration de Randolph Caldecott

Une vieille femme parut en même temps à la porte. La lune donnait en plein sur elle, de sorte que j'examinai tout à mon aise une petite et primitive dame presque entièrement vêtue à la mode d'autrefois, avec un fichu très propre et un corsage lacé, dont les cheveux argentés perçaient de dessous une coiffe d'une blancheur éblouissante. Elle vint à nous en faisant force révérences, et exprima simplement, sans tarir, la joie qu'elle éprouvait de revoir son jeune maître. Son mari, parut-il, était en haut, dans la maison, célébrant à l'office la nuit de Noël. Ils ne pouvaient rien faire sans lui, car c'était le plus fort de la bande pour les chansons et les récits.

Mon ami me proposa de descendre et de faire, en nous promenant dans le parc, le trajet jusqu'à la maison, qui se trouvait non loin de là, pendant que la chaise poursuivrait sa marche. Notre route serpentait le long d'une imposante avenue d'arbres, entre les branches dépouillées desquels étincelait la lune, roulant à travers la voûte profonde d'un ciel sans nuage. La pelouse qui se trouvait au bout était revêtue d'un léger manteau de neige, et resplendissait çà et là lorsque les rayons de la lune tombaient sur le cristal de la glace ; et l'on pouvait voir dans le lointain une vapeur légère et transparente s'échapper des vallées, qui montait peu à peu et menaçait d'enrouler le paysage dans son linceul.

Mon compagnon jetait autour de lui des regards enthousiasmés.

« Que de fois, me dit-il, j'ai escaladé cette avenue, quand je revenais à la maison lors des vacances du collège ! Que de fois j'ai joué sous ces arbres lorsque j'étais petit ! Je me sens pour eux une espèce de respect filial, comme lorsque nous arrêtons nos regards sur les personnes qui prirent soin de nous dans notre enfance. Mon père ne manquait jamais d'exiger pour nous des congés, afin de nous avoir autour de lui, lors des fêtes de famille. Il avait l'habitude de diriger et de surveiller nos jeux avec la minutie que mettent certains parents pour les études de leurs enfants. Il tenait extrêmement à ce que nous jouassions aux vieux jeux anglais selon leur forme originale, et recourait à de vieux bouquins pour les règles et la solution des difficultés.

Cependant je vous assure qu'il n'y eut jamais si ravissante pédanterie. C'était la politique du bon vieux gentilhomme de faire sentir à ses enfants que la maison était le plus charmant endroit du monde, et j'estime ce délicieux sentiment de l'intérieur l'un des plus beaux présents que pût faire un père. »

Ici nous fûmes interrompus par les clameurs d'une troupe de chiens de toute espèce et de toute grandeur, chiens d'arrêt, chiens courants, chiens dégénérés de tous les calibres, qui, troublés par le retentissement de la cloche du portier et le roulement de la chaise, arrivèrent en bondissant, gueule béante, à travers la pelouse.

« Petits et grands, Tray, Blanche et Chérie,

Vois, cher ami, tous ces chiens qui jappent après moi ! »

s'écria Bracebridge en riant. Au son de cette voix bien connue, l'aboiement se convertit en un glapissement de plaisir, et en moins d'un instant il fut entouré, presque accablé des caresses de ces fidèles animaux.

Nous étions alors arrivés pleinement en vue de l'antique résidence de famille, à demi plongée dans une ombre épaisse, à demi éclairée par les froids rayons tombés de la lune.

Illustration de Cecil Aldin

C'était un bâtiment irrégulier, non sans grandeur, et dont l'architecture semblait appartenir à différentes époques. Une aile était évidemment fort ancienne ; elle avait de lourdes fenêtres à chapiteaux de pierre, qui faisaient l'arc et se projetaient sous le lierre qui les recouvrait, entre le feuillage duquel les petits carreaux de verre, qu'on eût pris pour des diamants, étincelaient sous la lune. Le reste de la maison était dans le goût français du temps de Charles II, ayant été réparé, modifié, à ce que me dit mon ami, par un de ses ancêtres, qui revint avec ce monarque à la Restauration[14]. Le terrain qui s'étendait autour de la maison était disposé suivant le plan formel d'autrefois : parterres artificiels, arbustes taillés, terrasses surélevées, lourdes balustrades de pierre ; et décoré d'urnes, avec une ou deux statues de plomb et un jet d'eau. J'appris que le vieux gentilhomme était extrêmement soigneux de maintenir ce luxe obsolète dans son état primitif. Il admirait ce mode de disposition des jardins ; cela avait un air de magnificence, était élégant et noble, et convenait au bon vieux style de famille. L'imitation si vantée de la nature dans les jardins modernes avait pris naissance avec les idées républicaines modernes, mais ne s'accordait pas avec un gouvernement monarchique : cela sentait le nivellement des conditions sociales. Je ne pus m'empêcher de sourire de cette introduction de la politique à propos de jardins, tout en exprimant quelque crainte de trouver le vieux gentilhomme assez intolérant en fait d'opinion. Frank m'assura cependant que c'était presque la seule fois qu'il eût jamais entendu son père se mêler de politique, et il était persuadé qu'il tenait cette idée d'un membre du Parlement qui avait à certaine époque passé quelques semaines avec lui, le Squire accueillant avec bonheur tous les moyens possibles de défendre ses ifs taillés et ses terrasses régulières, qu'avaient de temps à autre attaqués des arrangeurs de jardins modernes.

Comme nous approchions de la maison, nous entendîmes un bruit de musique, et de temps à autre un éclat de rire, lesquels partaient d'une extrémité du bâtiment. Cela devait, me dit Bracebridge, venir de l'office, où de grandes réjouissances étaient autorisées et même encouragées par le Squire pendant les douze jours de Noël, pourvu que toute chose se passât conformément aux anciens usages.

[14] Période de l'histoire d'Angleterre, caractérisée par le retour de la monarchie et la reprise en main de l'autorité par le roi Charles II en 1660.

Illustration de Randolph Caldecott

Là se maintenaient dans toute leur pureté les antiques jeux du colin-maillard, de la jument sauvage, de la main chaude, de l'escamotage, de la pomme suspendue, du snap-dragon[15] ; la bûche de Noël et la chandelle de Noël étaient brûlées selon les règles, et le gui, avec ses baies blanches, pendait au milieu de la pièce, à l'imminent péril de toutes les jolies servantes[16].

Les domestiques étaient si absorbés par leurs divertissements que nous dûmes sonner à plusieurs reprises avant de pouvoir nous faire entendre. Lorsqu'il eut appris notre arrivée, le Squire sortit pour nous recevoir, accompagné de ses deux autres fils : l'un un jeune officier dans l'armée, alors en permission ; l'autre un élève d'Oxford, tout frais diplômé de l'université. Le Squire était un beau vieux gentilhomme à mine florissante, aux cheveux argentés bouclant légèrement autour d'un visage ouvert et vermeil, dans lequel un physionomiste qui aurait eu l'avantage, comme moi, d'une ou deux notions préliminaires, aurait pu découvrir un singulier mélange de bienveillance et d'originalité.

Chaudement affectueuse fut l'entrevue. Comme la soirée était déjà fort avancée, le Squire ne voulut pas nous laisser déposer nos habits de voyage, mais nous introduisit tout de suite auprès des convives, qui étaient réunis dans une immense salle d'un style gothique.

---

[15] Le snap-dragon – également connu sous le nom de Flap-dragon , Snapdragon ou Flapdragon – était un jeu de société populaire à partir du XVI^{ème} siècle en Angleterre. Il était joué pendant l'hiver, en particulier la veille de Noël. Le brandy était chauffé et placé dans un grand bol peu profond ; les raisins secs étaient placés dans le brandy qui était ensuite enflammé. En règle générale, les lumières étaient éteintes ou tamisées, pour augmenter l'effet étrange des flammes bleues qui dansaient au-dessus de l'alcool.

[16] Le gui se suspend encore, à Noël, dans les fermes et les cuisines ; et les jeunes gens ont le privilège d'embrasser les jeunes filles amenées au-dessous, à charge pour eux de détacher chaque fois une baie du buisson. Quand toutes les baies sont cueillies, le privilège expire.

…le gui, avec ses baies blanches, pendait au milieu de la pièce, à l'imminent péril de toutes les jolies servantes.
Illustration de Cecil Aldin

La compagnie se composait des différentes branches d'une famille aux nombreuses ramifications, où se trouvait la proportion habituelle de vieux oncles et de vieilles tantes, de confortables dames mariées, de filles surannées, de rougissantes cousines de campagne au visage épanoui, de jouvenceaux ayant à peine quitté le nid et de petites pensionnaires aux yeux vifs. Ils étaient diversement occupés : les uns, en cercle, jouaient aux cartes ; d'autres conversaient autour du foyer

Illustration de Randolph Caldecott

À l'une des extrémités de la salle, un groupe de jeunes gens, quelques-uns à peu près formés, d'autres d'un âgé plus tendre, plus boutonnant, était entièrement absorbé par un jeu plein d'intérêt, et la profusion de chevaux de bois, de trompettes à un penny et de poupées en lambeaux qui jonchaient le plancher témoignaient du passage d'une bande de petits êtres féeriques qui, après avoir folâtré tout un heureux jour, avaient été emportés pour employer à dormir une paisible nuit.

Pendant que les compliments allaient leur train entre le jeune Bracebridge et sa famille, j'eus le loisir d'examiner la pièce où je me trouvais. Je l'ai qualifiée de grande salle ; bien certainement c'en avait été une autrefois ; et il était évident que le Squire s'était efforcé de la remettre à peu près dans son état primitif. Au-dessus de la lourde et saillante cheminée était suspendu le portrait d'un guerrier armé de toutes pièces et debout près d'un cheval blanc ; sur la muraille opposée se détachaient un casque, un bouclier et une lance. À l'une des extrémités était enfoncée dans le mur une énorme paire de bois de cervidé, dont les branches servaient à suspendre les chapeaux, les fouets et les éperons ; dans tous les coins de l'appartement se voyaient des fusils de chasse, des lignes pour la pêche, et autres accessoires de même nature.

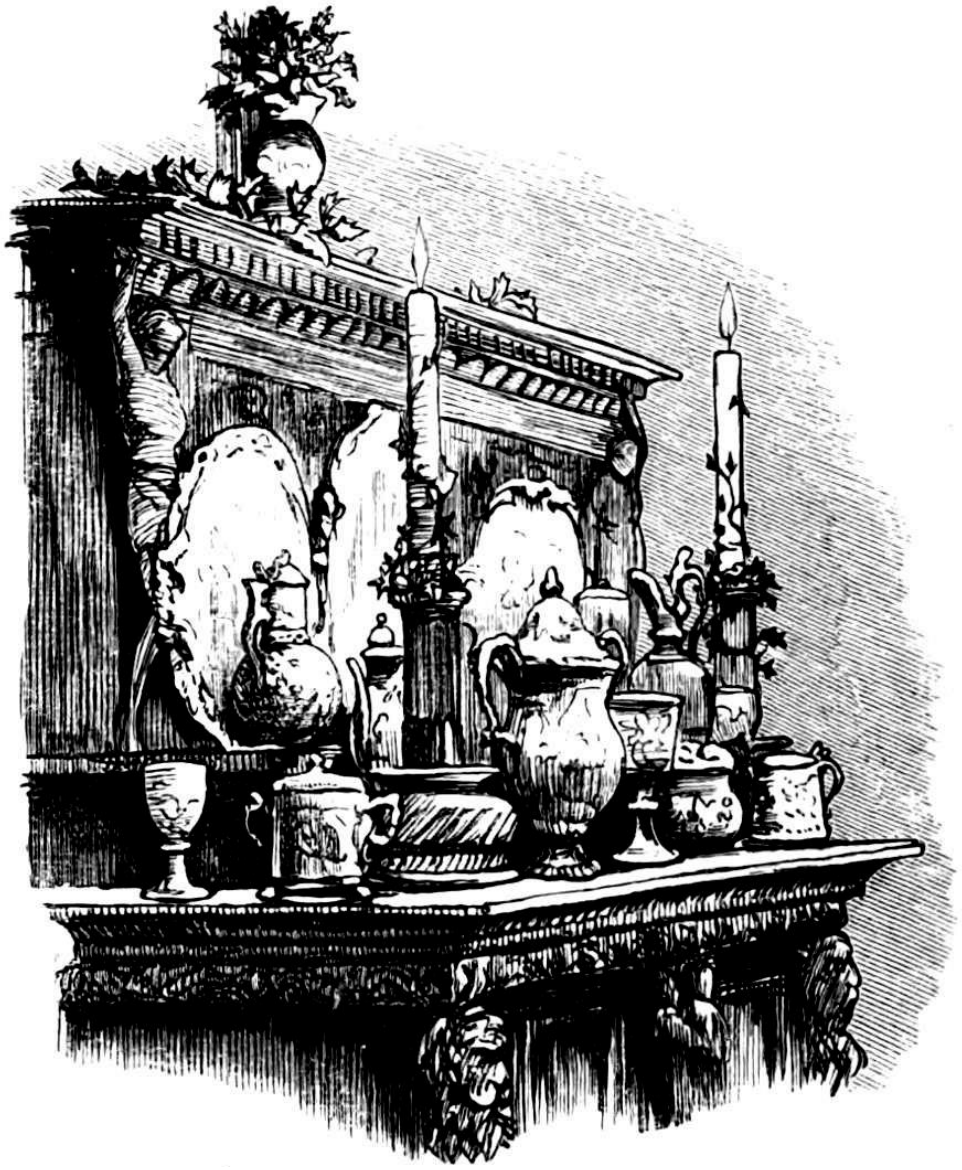
L'ameublement était dans la manière incommode des temps anciens, bien qu'on eût ajouté quelques articles de confort moderne, et que le plancher de chêne eût été recouvert d'un tapis ; le tout offrait un bizarre mélange de salon et de grande salle.

La grille avait été retirée de la vaste cheminée pour faire place à un feu de bois, au milieu duquel était une énorme bûche projetant un immense volume de lumière et de chaleur : je compris que c'était la bûche de Noël, que le Squire avait eu bien soin de faire apporter et allumer la veille de Noël, suivant l'ancienne coutume[17].

[17] La Bûche de Noël est un gros bloc de bois, quelquefois un tronc d'arbre, qu'on apporte dans la maison, avec de grandes cérémonies, la veille de Noël ; qu'on place dans le foyer et qu'on allume avec le tison formé par la bûche de l'année précédente. Tant qu'elle durait il y avait force rasades, chants et narrés d'histoires. Quelquefois elle était accompagnée de chandelles de Noël ; mais dans les chaumières la seule clarté provenait de la lueur d'un rouge pâle que jetait le grand feu de bois. La bûche de Noël devait brûler toute la nuit ; si elle s'éteignait, c'était considéré comme un présage de malheur. La bûche de Noël se brûle encore dans bien des fermes et des cuisines en Angleterre, particulièrement dans le nord.

C'était charmant, en vérité, de voir le vieux Squire, assis dans son fauteuil héréditaire, au coin du foyer hospitalier de ses ancêtres, et regardant autour de lui comme un soleil, rayonnant de chaleur et de joie dans tous les cœurs. Le chien couché par terre à ses pieds, quand il changeait nonchalamment de position et bâillait, regardait avec amour son maître, frétillait de la queue contre le plancher, et puis s'étendait de nouveau pour dormir, plein de confiance dans sa protection et dans sa bonté. Il est une émanation du cœur, dans la franche hospitalité, qui ne peut se décrire, mais qu'on sent immédiatement, et qui met tout d'abord l'étranger à son aise ; et il y avait à peine quelques minutes que j'étais assis au coin du confortable foyer du vieux et digne cavalier, que je me trouvais tout autant chez moi que si j'avais fait partie de la famille.

Peu de temps après notre arrivée on annonça le souper. Il était servi dans une salle spacieuse à boiseries de chêne, dont les panneaux étincelaient de bougies et autour de laquelle étaient plusieurs portraits de famille décorés de houx et de lierre.



Outre les lumières ordinaires, deux grands cierges, appelés chandelles de Noël, entourés de guirlandes, avaient été placés sur un buffet excessivement brillant, au milieu de la vaisselle de famille. La table était abondamment fournie de mets substantiels ; mais le Squire soupa de frumentée[18] ; car c'était, dans l'ancien temps, le plat de résistance pour la nuit de Noël. Je fus heureux de voir que ma vieille amie la rissole figurait au cortège ; et découvrant qu'elle était parfaitement orthodoxe, que je n'aurais pas à rougir de cette prédilection, je l'accueillis avec toute la chaleur dont nous accueillons d'ordinaire une vieille et très aimable connaissance.

[18] Gâteaux de froment qu'on a fait bouillir dans le lait avec force aromates.

La gaieté de la compagnie était singulièrement excitée par les saillies d'un personnage excentrique auquel M. Bracebridge adressait toujours la bizarre appellation de Maître Simon. C'était un petit homme propret et plein de feu, et qui avait évidemment l'air d'un vieux garçon. Son nez était conformé en bec de perroquet, son visage légèrement marqué de la petite vérole, mais réjouissant, et toujours en floraison, comme en automne une feuille mordue par la gelée. Il avait l'œil excessivement vif et brillant, et un air de malice aux aguets dans l'expression qui était irrésistible.

C'était évidemment le bel esprit de la famille ; prodiguant les fines plaisanteries et les insinuations avec les dames, et causant une gaieté sans fin en rabâchant sur de vieux thèmes, lesquels malheureusement mon ignorance des chroniques de la famille ne me permit pas de goûter. Son grand bonheur pendant le repas sembla consister à tenir une jeune fille qu'il avait pour voisine dans une agonie continue de rires étouffés, en dépit de la crainte qu'elle avait des regards réprobateurs de sa mère, assise en vis-à-vis.

Il était l'idole de la jeunesse présente, qui riait à la moindre chose qu'il disait ou faisait, et à chaque mouvement de sa physionomie. Je n'en fus pas surpris, car il devait être à leurs yeux un prodige de talents. Il savait imiter Punch and Judy[19], faire une vieille femme avec sa main, à l'aide d'un bouchon brûlé et d'un mouchoir, et tailler dans une orange une si burlesque caricature que toute cette jeunesse en riait à mourir.

Frank Bracebridge me raconta son histoire en deux mots. C'était un vieux garçon possesseur d'un revenu modeste, mais indépendant, lequel, grâce à une soigneuse économie, suffisait à tous ses besoins. Il gravitait à travers le système de la famille comme fait une comète vagabonde dans son orbite, visitant une branche aujourd'hui, demain une autre tout à fait éloignée, ainsi qu'il arrive souvent, en Angleterre, aux personnes dont les liaisons sont très étendues et la fortune très petite. Il lui fallait sans cesse gazouiller et se trémousser ; mettant d'ailleurs à profit l'heure présente ; et le fréquent changement de scènes et de compagnies l'avait empêché de prendre ces habitudes bourrues et peu accommodantes dont les vieux garçons sont si peu charitablement accusés. C'était la chronique vivante de la famille, étant versé dans la généalogie, l'histoire et les alliances de la maison des Bracebridge, ce qui faisait de lui le favori des vieillards ; c'était en outre le petit maître de toutes les vieilles dames et des filles surannées, parmi lesquelles il était habituellement considéré comme un jeune homme, et le grand ordonnateur des jeux parmi les enfants ; de telle sorte qu'il n'y avait pas d'être plus populaire, dans la sphère où il se mouvait, que M. Simon Bracebridge. Depuis quelques années il avait presque entièrement demeuré chez le Squire, dont il était le factotum[20], et qu'il charmait singulièrement en se mettant au pas de son humeur pour ce qui était du vieux temps, en ayant toujours un lambeau de vieille poésie pour chaque circonstance. Nous eûmes alors un échantillon du talent susmentionné, car le souper ne fut pas plus tôt enlevé et les vins épicés et autres boissons particulières à la circonstance introduits, qu'on eut recours à Maître Simon pour une bonne vieille chanson de Noël.

[19] Punch et Judy est un spectacle de marionnettes célèbre au Royaume Uni.
[20] Factotum est un terme désignant une personne qui s'occupe de tout au sein d'une habitation. Véritable homme à tout faire, le factotum a de très nombreuses tâches à remplir

Il se recueillit pendant un instant ; enfin, avec une étincelle dans les yeux et une voix qui n'était en aucune façon mauvaise, si ce n'est qu'elle dégénérait parfois en fausset, comme les notes d'un chalumeau[21] fêlé, il tremblota cette vieille et joyeuse chanson :

À la fin de Noël est arrivé le jour !
De coups précipités martelons le tambour ;
Appelons nos voisins, tous ils trouveront place ;
Et quand leur groupe ami sera formé, qu'on fasse
Chère lie et grand feu : si bon leur semble, alors,
La brise et la froidure en rageront dehors, etc…

Le souper avait disposé chacun à la gaieté : un vieux joueur de harpe dut venir de l'office, où il s'était démené toute la soirée, et, suivant toute apparence, réconforté avec l'excellente bière du Squire. C'était, me dit-on, une espèce de parasite du logis ; il habitait ostensiblement le village, mais on le trouvait plus souvent dans la cuisine du Squire que dans sa propre maison, le vieux gentilhomme aimant à la passion le son de la harpe dans la grand'salle.

[21] Le chalumeau est une forme primitive de la clarinette dont l'usage remonte au moyen âge.

M. Simon Bracebridge était le grand ordonnateur des jeux parmi les enfants.
Illustration de Cecil Aldin

La danse, comme la plupart des danses après souper, fut joyeuse : quelques personnes âgées s'y joignirent, et le Squire lui-même y figura plusieurs fois avec une partenaire en compagnie de laquelle il affirmait avoir, à chaque fête de Noël, dansé pendant près d'un demi-siècle. Maître Simon, qui semblait être une espèce de trait d'union entre les temps anciens et les temps modernes, et, par suite, était un peu passé de mode quant au caractère de ses agréments, s'était évidemment piqué d'honneur, et s'efforçait de s'attirer des éloges au moyen des ailes de pigeon[22], du rigodon[23], et autres grâces de l'ancienne école ; mais il avait eu le malheur de prendre comme partenaire une petite sauteuse, jeune fille sortant de pension, et celle-ci, par sa jeunesse et sa vivacité, le mettait continuellement à la torture, triomphait de toutes ses tentatives d'élégance mesurée : tels sont les accouplements mal assortis auxquels sont, hélas ! enclins les dandys d'un autre âge.

[22] Ensemble de battements rapides des jambes, exécutés au cours d'un saut et imitant un mouvement d'ailes.
[23] Danse populaire originaire du Languedoc. Elle se danse en cercle, par couples, avec un pas bien caractéristique, s'exécutant sur deux mesures dans la même dynamique que celui de la gavotte, mais en sautant sur place. Il était connu en Angleterre sous le nom de rigadoon.

Le Squire lui-même y figura plusieurs fois avec une partenaire en compagnie de laquelle il affirmait avoir, à chaque fête de Noël, dansé pendant près d'un demi-siècle.
Illustration de Cecil Aldin

Le jeune étudiant, au rebours, avait débauché une de ses tantes, une vieille fille, sur laquelle le coquin se faisait un jeu d'exercer avec impunité mille petites friponneries ; son sac était bourré de plaisanteries pratiques, et il n'avait pas de plus grand plaisir que de faire enrager ses tantes et ses cousines. Au demeurant, il en est ainsi pour tous les jeunes fous de son espèce, c'était pour lui, parmi les femmes, un engouement universel.

Mais le couple le plus intéressant de la danse était le jeune officier et une pupille du Squire, belle et rougissante jeune fille de dix-sept ans. À plusieurs timides œillades que j'avais surprises dans le cours de la soirée, je devinais qu'il y avait un peu d'affection qui grandissait entre eux ; du reste, le jeune soldat était précisément le héros qui devait captiver une fille romanesque.

Il était grand, svelte, beau garçon, et, comme la plupart des jeunes officiers anglais pendant les dernières années, avait glané quelques petits agréments sur le continent ; il parlait le français et l'italien, pouvait croquer un paysage ; chantait très passablement ; dansait divinement ; enfin il avait été blessé à Waterloo : quelle jeune fille de dix-sept ans, convenablement versée dans la poésie et les romans, eût pu résister à un pareil miroir de chevalerie et de perfection !

Quand la danse fut finie, il saisit une guitare, et, s'appuyant contre la vieille cheminée de marbre, dans une attitude que je fus assez porté à croire étudiée, il commença la petite chanson française du Troubadour.

Mais le Squire se récria, disant qu'on ne devait chanter, la veille de Noël, que du bon vieux anglais ; sur quoi le jeune ménestrel, levant les yeux au plafond pendant un instant, comme pour un effort de mémoire, entonna sans plus se faire prier, d'un air de galanterie tout régence, le « Morceau nocturne à Julia », de Herrick :

Les vers luisants leurs yeux te prêteront ;
Les farfadets, au regard qui pétille,
Comme au foyer quand l'étincelle brille,
À tes côtés se rangeront.

Feux follets ne t'égareront ;
Serpents, orvets ne te mordront.
En route, pars, allons, courage !
Aucun danger : sur ton passage
Tous les esprits s'écarteront.

Rien ne doit t'arrêter. Crains-tu d'affronter l'ombre ?
Que la lune sommeille en un nuage sombre ?
Mais de la nuit les astres radieux
Te prêteront leurs feux,
Comme de clairs flambeaux sans nombre.

Ma Julia, dis, laisse-toi
Prier d'amour ; oh ! Viens à moi !
Quand de ma main, si l'amour me protège,
Je toucherai ta main de neige,
Je verserai mon âme en toi.

Le choix du poème pouvait avoir été ou ne pas avoir été un compliment à l'adresse de la belle Julia, car je découvris que c'était ainsi que se nommait la jeune fille.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'avait pas le moins du monde conscience d'une telle attention, car elle ne jeta pas une seule fois les yeux sur le chanteur, mais tint constamment ses regards baissés vers le parquet. Son visage était couvert, il est vrai, d'une charmante rougeur ; il est vrai que sa poitrine se soulevait doucement ; mais tout cela, sans doute, était causé par l'émotion de la danse. En vérité, si grande était son indifférence, qu'elle s'amusait à dévaster, en l'effeuillant, un magnifique bouquet de fleurs de serre chaude, et que, juste au moment où la chanson finissait, le bouquet gisait en ruine sur le plancher.

On dut alors se séparer pour la nuit, après avoir toutefois observé l'affectueuse et vieille coutume qui consiste à se serrer cordialement la main. Comme je traversais la grande salle pour me rendre dans la chambre qui m'était destinée, je m'aperçus que les cendres chaudes de la bûche de Noël expirante projetaient encore une lueur sombre, et si ce n'eût pas été l'époque où « les esprits inquiets alors n'osent bouger », j'aurais presque été tenté de sortir furtivement à minuit, et de regarder si les fées ne pourraient pas être à prendre leurs ébats autour du foyer.

Ma chambre se trouvait dans la partie vieille du logis, et son lourd ameublement semblait avoir été fabriqué à l'époque des géants. La pièce était à panneaux, avec des corniches sculptées d'un lourd travail, dans lesquelles s'entremêlaient d'une façon étrange des fleurons et des figures grotesques, et une rangée de portraits à la mine rébarbative me regardaient fixement et lugubrement des murailles. Le lit, de damas riche quoique fané, et surmonté d'un baldaquin très élevé, se dressait dans un renfoncement, en face d'une fenêtre à ogive. Je m'étais à peine plongé dans mes draps que je crus entendre des accords de musique éclater dans l'air, précisément au-dessous de la croisée. J'écoutai, et je découvris qu'ils provenaient d'un groupe : d'où je conclus que c'étaient les violons de quelque village environnant. Ils faisaient le tour de la maison, jouant sous les fenêtres. Je tirai les rideaux pour entendre plus distinctement. Les rayons de la lune traversaient la partie supérieure de la lourde fenêtre, éclairant en partie le haut de cette antique pièce. Les sons, à mesure qu'ils s'éloignaient, devenaient de plus en plus doux et aériens, et semblaient s'harmoniser avec le silence et cette nuit de clair de lune.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'avait pas le moins du monde conscience d'une telle attention,
car elle ne jeta pas une seule fois les yeux sur le chanteur, mais tint constamment ses regards baissés vers le parquet…
Illustration de C. E. Brock

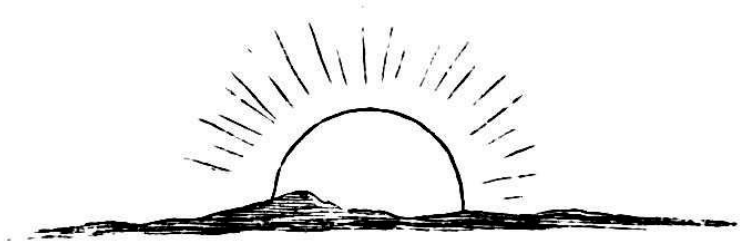
En vérité, si grande était son indifférence, qu'elle s'amusait à dévaster,
en l'effeuillant, un magnifique bouquet de fleurs de serre chaude.
Illustration de Randolph Caldecott

C'étaient les violons de quelque village environnant. Ils faisaient le tour de la maison, jouant sous les fenêtres.
Illustration de Cecil Aldin

J'écoutai, j'écoutai – ils devenaient de plus en plus légers et lointains –, et comme ils expiraient peu à peu dans l'éloignement, ma tête s'affaissa sur l'oreiller, et je m'endormis profondément.

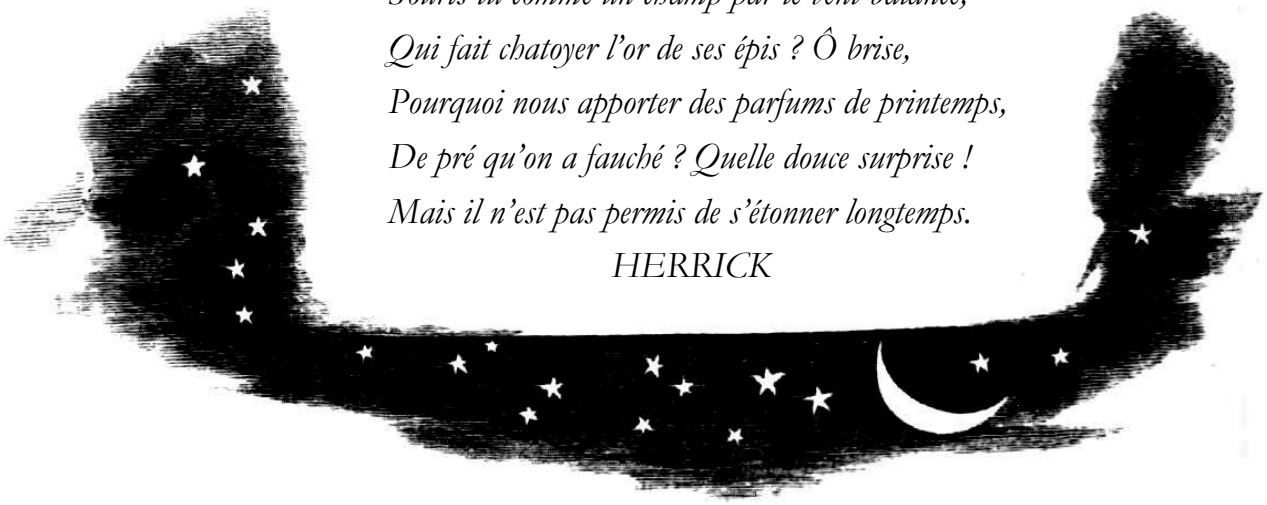
Le matin de Noël, illustration de Cecil Aldin

Le jour de Noël



Nuit sombre, nuit trop lente à replier les ailes,
Disparais et fais place à ce bienheureux jour
Où Décembre de Mai ramène le retour.
Matin d'hiver, pourquoi sous ton linceul glacé
Souris-tu comme un champ par le vent balancé,
Qui fait chatoyer l'or de ses épis ? Ô brise,
Pourquoi nous apporter des parfums de printemps,
De pré qu'on a fauché ? Quelle douce surprise !
Mais il n'est pas permis de s'étonner longtemps.

HERRICK



IV - LE JOUR DE NOËL

Le lendemain, il me sembla que tous les événements de la soirée précédente n'avaient été qu'un songe, et seule la chambre gothique où je m'éveillai put me convaincre de leur réalité. Comme je rêvais, la tête appuyée sur l'oreiller, j'entendis un bruit de pieds trottinant menu derrière la porte ; on se consultait en chuchotant. Bientôt, un chœur de voix enfantines entonna un vieux noël dont le refrain était :

Au milieu de ce jour le Christ a pris naissance, Réveillez-vous.

Je me levai doucement, passai sans bruit mes vêtements, ouvris tout à coup la porte, et aperçus l'un des plus féeriquement délicieux petits groupes qu'un peintre pût imaginer. Il se composait d'un garçon et de deux filles, dont l'aîné n'avait pas plus de six ans, et beaux comme des séraphins. Ils faisaient le tour de la maison, et venaient ainsi chanter à toutes les portes ; mais mon apparition soudaine les effraya et les fit rentrer dans un timide silence.

Ils demeurèrent un instant à jouer de leurs doigts sur leurs lèvres, lançant de temps à autre à la dérobée, de dessous leurs sourcils, un regard embarrassé, jusqu'à ce que, comme d'un commun accord, ils décampassent au plus vite ; et comme ils tournaient un angle de la galerie, je les entendis qui riaient, tout triomphants d'avoir pu s'échapper.

Tout conspirait pour vous faire heureux et bienveillant, dans cette forteresse de l'antique hospitalité. La fenêtre de ma chambre donnait sur des lieux qui, en été, auraient offert un magnifique paysage. J'avais devant les yeux une pelouse allant en pente, un joli ruisseau serpentant au pied, et, derrière, une grande étendue de parc, avec de nobles massifs d'arbres et des troupeaux de daims. Dans le lointain on découvrait un hameau coquet, au-dessus duquel se balançait la fumée s'échappant des cheminées des chaumières, et une église avec son clocher sombre, fortement en relief sur le ciel froid et pur. La maison était entourée d'arbres à feuilles persistantes, suivant la coutume anglaise, ce qui donnait presque une image de l'été ; mais la matinée était extrêmement froide : la légère vapeur de la soirée précédente avait été précipitée par la gelée, et couvrait tous les arbres et chaque brin d'herbe de ses ravissantes cristallisations. Les rayons d'un magnifique soleil levant donnaient en plein dans le feuillage, et produisaient un effet splendide.

Ils demeurèrent un instant à jouer de leurs doigts sur leurs lèvres.
Illustration de C. E. Brock

Un rouge-gorge, perché sur la cime d'un frêne de montagne qui laissait pendre ses grappes de baies rouges juste devant ma fenêtre, se réchauffait aux rayons du soleil et jetait quelques notes plaintives, tandis qu'un paon, déployant toutes les splendeurs de sa queue, arpentait d'un air conquérant, avec l'orgueil et la gravité d'un grand d'Espagne, l'avenue de la terrasse au-dessous.

J'avais à peine fini de m'habiller, quand un domestique parut pour m'inviter aux prières en famille. Il me guida vers une petite chapelle située dans l'aile vieille de la maison, où je trouvai la plus grande partie de la famille déjà rassemblée dans une espèce de galerie garnie de coussins, de carreaux et de gros livres de prières ; les domestiques étaient assis sur des bancs au-dessous. Le vieux gentilhomme lut les prières d'une chaire située sur le devant de la galerie ; Maître Simon remplissait le rôle de clerc et disait les répons[24], et je dois lui rendre la justice de consigner qu'il s'en acquittait avec beaucoup de décorum et de gravité.

Le service, fut suivi d'un noël que M. Bracebridge avait arrangé lui-même d'après un poème de son auteur favori, Herrick, et que Maître Simon avait mis sur un vieil air d'église. Comme il y avait plusieurs voix excellentes parmi les personnes de la maison, l'effet qu'il produisit fut des plus agréable ; mais ce qui surtout me charma, ce fut l'exaltation de cœur et l'emportement soudain de sentiments de reconnaissance avec lesquels le digne Squire dit une stance[25], pendant que son œil étincelait et que sa voix, franchissant tous les obstacles, échappait à la mesure et à l'intonation :

[24] Dans le chant responsorial, quand un célébrant dit un verset, les paroissiens répondent en cœur.
[25] Groupe de vers offrant un sens complet et suivi d'un repos ; synonyme de strophe.

C'est toi qui fais asseoir à mon foyer prospère
L'allégresse aux naïfs transports ;
De wassail[26] *écumant toi qui remplis mon verre*
Épicé jusqu'aux bords,
Seigneur, et c'est ta main, d'où jaillit l'abondance,
Qui sur mes terres s'arrêtant,
Pour le blé que j'enterre avec mon espérance,
M'en rends vingt fois autant.

J'appris par la suite que tout le long de l'année le service était lu de grand matin les dimanches et fêtes, soit par M. Bracebridge, soit par quelque autre membre de la famille. Il en était autrefois presque universellement ainsi parmi la grande et la petite noblesse d'Angleterre, et l'on doit vivement regretter que cette coutume soit tombée en désuétude, car l'observateur le moins clairvoyant est forcé de remarquer l'ordre et la sérénité qui règnent dans ces familles où l'on en trouve encore quelques traces : le déploiement dans la matinée d'une forme grandiose de l'adoration donne, pour ainsi dire, à chaque tempérament, l'énergie pour la journée, ramène chaque esprit à l'harmonie.

Notre déjeuner se composa de ce que le Squire appelait la bonne vieille chère anglaise. Il laissa échapper quelques amères lamentations sur les déjeuners contemporain, au thé et à la rôtie[27], qu'il blâma comme étant au nombre des causes de la mollesse et de l'énervement modernes, et sur le déclin du vieil appétit anglais ; et bien qu'il les admît à sa table pour se conformer au goût de ses hôtes, cela n'empêchait pas qu'il n'y eût un formidable déploiement de viandes froides, de vin et d'ale sur le buffet.

[26] Sorte de boisson faite avec des pommes, du sucre et de la bière.
[27] Tranche de pain grillé.

Après déjeuner, je fis avec Frank Bracebridge et Maître Simon, ou M. Simon, comme chacun l'appelait à l'exception du Squire, un tour de promenade sur la propriété. Nous étions escortés d'une multitude de chiens gentilshommes[28], qui semblaient flâner par habitude autour du logis ; depuis le frétillant épagneul jusqu'au vieux et robuste chien pour le cerf.

Ce dernier appartenait à une race qui s'était conservée dans la famille depuis un temps immémorial. Tous ils obéissaient au sifflet de commandement qui pendait à la boutonnière de Maître Simon, et jetaient de temps à autre, au milieu de leurs gambades, un rapide coup d'œil sur la petite houssine[29] qu'il tenait à la main.

La vieille demeure avait, sous les jaunes rayons du soleil, l'air encore plus vénérable qu'à la pâle clarté de la lune ; et je ne pus m'empêcher de reconnaître la justesse de cette idée du Squire, que les terrasses régulières, les lourdes balustrades et les ifs taillés avaient un cachet de hautaine aristocratie. Il paraissait y avoir en ce lieu un nombre considérable de paons ; et précisément j'étais en train de faire quelques remarques sur ce que j'appelais une bande de ces animaux, qui se chauffaient derrière un mur frappé par le soleil, quand je fus poliment repris pour ma façon de parler par Maître Simon, qui me fit observer que, conformément au plus ancien, au plus célèbre traité sur la chasse, je devais dire une troupe de paons.

[28] « Il n'y avait pas un bâtard parmi ces chiens. (...). Tous étaient authentiques et bons. (...), tous étaient de bonne race et vrais chiens gentilshommes. » – Victor Hugo.
[29] Verge ou baguette flexible de houx, ou d'autre arbre, dont on se sert pour aiguillonner des animaux au labour et au débardage.

Nous étions escortés d'une multitude de chiens gentilshommes , qui semblaient flâner par habitude autour du logis.
Illustration de Cecil Aldin

« De même, ajouta-t-il avec une légère teinte de pédanterie, nous disons une volée de pigeons ou d'hirondelles, une couvée de cailles, une harde de daims, de roitelets ou de grues, une groupée de renards, un nid de grolles[30]. »

Il poursuivit, et m'apprit que, suivant sir Anthony Fitzherbert, on devait attribuer à cet oiseau « tant l'intelligence que la beauté », car si vous le louez, il étalera sur le champ sa queue, surtout au soleil, afin que vous en puissiez mieux contempler les splendeurs ; tandis qu'à la chute des feuilles, quand sa queue tombe, il est morne et se cache dans les coins, jusqu'à ce qu'elle revienne comme elle était.

Je ne pus m'empêcher de sourire de cet étalage d'érudition mesquine sur un si bizarre sujet ; mais je découvris bientôt que les paons étaient des oiseaux d'une certaine importance au logis, car Frank Bracebridge m'apprit qu'ils étaient les grands favoris de son père, lequel était extrêmement soigneux d'en conserver la race, tant parce qu'ils se rattachaient à la chevalerie, et figuraient en première ligne aux magnifiques banquets du vieux temps, que parce qu'ils répandaient autour d'eux une pompe grandiose qui seyait admirablement à une vieille résidence de famille. Il n'était rien, avait-il coutume de dire, qui eût un plus grand air d'imposante fierté qu'un paon perché sur une antique balustrade de pierre.

Maître Simon dut alors s'éloigner en toute hâte, ayant un rendez-vous à l'église de la paroisse avec les chantres du village, qui devaient exécuter quelque musique de son choix. Il y avait quelque chose d'extrêmement agréable dans cette joyeuse mise en ébullition de l'esprit animal du petit homme ; et j'avoue que j'avais été quelque peu surpris de la vivacité de ses citations d'auteurs qui certainement n'étaient pas du nombre de ceux qui se lisent tous les jours.

[30] Oiseau du genre des corneilles, qui a le bec gros et long, et les pieds noirs.

Je mentionnai cette dernière circonstance devant Frank Bracebrigde, qui me dit avec un sourire que toute la somme d'érudition de Maître Simon se réduisait à peut-être une demi-douzaine de vieux auteurs que le Squire lui avait mis entre les mains, et qu'il relisait encore et encore, toutes les fois qu'il lui prenait un accès d'étude, comme il lui en prenait quelquefois par une journée pluvieuse ou une longue soirée d'hiver. *Le Livre du cultivateur*, de Sir Anthony Fitzherbert ; *les Plaisirs de la campagne*, de Markham ; *le Traité de la chasse*, de Sir Thomas Cockayne ; *le Pêcheur à la ligne*, d'Isaac Walton, et puis, dans le même genre, deux ou trois anciens illustres de la plume, étaient ses principales autorités ; et, comme tous les hommes qui ne connaissent qu'un petit nombre de livres, il les regardait d'en bas, avec une sorte d'idolâtrie, et les citait à tout propos. Quant à ses chansons, elles étaient pour la plupart glanées dans de vieux bouquins de la bibliothèque du Squire, et adaptées à des airs en vogue parmi les esprits d'élite du siècle précédent. Néanmoins ses fréquentes applications de fragments de littérature l'avaient fait considérer comme un prodige d'érudition par tous les palefreniers, piqueurs et petits chasseurs du voisinage.

Pendant que nous étions à causer, nous entendîmes le tintement éloigné de la cloche du village, et j'appris que le Squire tenait assez à ce que, chez lui, on allât à l'église un matin de jour de Noël, le considérant comme un jour de réjouissances et d'actions de grâces, en ce d'accord avec le vieux Tusser, qui dit :

« Sois joyeux à Noël, mais sois reconnaissant ;
Accueille tout le monde, homme riche ou croquant. »

« Si vous êtes disposé à vous rendre à l'église, me dit Frank Bracebridge, je puis vous promettre un échantillon du talent musical de mon cousin Simon. Comme nous n'avons pas d'orgue, il a constitué en orchestre un certain nombre d'amateurs du village, et fondé pour leur perfectionnement un club philharmonique. Il a aussi groupé un chœur de chanteurs, ainsi qu'il a fait pour la meute de chiens de mon père, suivant les instructions de Jervaise Markham, dans ses *Plaisirs de la campagne*.

Pour la basse, il s'est mis en quête de toutes les voix profondes, solennelles, et pour ses ténors, des voix hautes et vibrantes, parmi les rustres du village ; et quant aux voix melliflues[31], il les a cueillies avec un soin extrême parmi les plus jolies fillettes du voisinage ; bien que ces dernières, prétend-il, soient les plus difficiles à maintenir dans le ton, nos jolies chanteuses étant excessivement fantasques et capricieuses et fort sujettes aux accidents. »

Comme la matinée, bien que glaciale, était remarquablement belle et claire, la plus grande partie de la famille se rendit à pied jusqu'à l'église, laquelle était une très antique construction en pierres grises, située près d'un village, à un demi-mille environ de la porte du parc. Tout près était accroupi un confortable presbytère qui semblait contemporain de l'église. Sa façade s'harmonisait parfaitement avec un if que l'on y avait fait pousser et à travers le feuillage épais duquel des ouvertures avaient été pratiquées pour que le jour pût pénétrer dans les étroits et antiques treillis. Comme nous passions devant ce nid bien abrité, le ministre[32] en sortit et nous précéda.

[31] Qui est fade, doucereux.
[32] Prêtre, religieux chargé des fonctions sacerdotales, de célébrer le culte, de propager la foi, d'administrer les sacrements, de remplir une fonction à titre de serviteur du Christ et de l'Église.

Je m'étais attendu à voir un pasteur florissant et vermeil, tel qu'en abrite souvent une confortable cure située dans le voisinage de la table d'un riche patron[33], mais je fus désappointé. Le ministre était un homme petit et maigre, à l'œil austère, avec une perruque grise trop large qui venait battre ses deux oreilles, de sorte que sa tête semblait s'y être racornie[34], comme une aveline[35] séchée dans sa coque. Il portait un habit râpé, à grandes basques[36], avec des poches qui auraient pu contenir la Bible de l'église et le livre de prières ; et ses petites jambes semblaient encore plus petites, de ce qu'elles étaient plantées dans de gros souliers décorés de boucles énormes.

Frank Bracebridge m'apprit que le ministre avait été le camarade de chambre de son père à Oxford, et avait reçu ce bénéfice peu de temps après que ce dernier était entré en possession de ses biens. C'était un intrépide chasseur de vieux bouquins, et bien rarement il lisait un ouvrage imprimé en caractères romains. Les éditions de Caxton et de Wynkin de Worde faisaient ses délices ; et il était infatigable dans sa recherche des vieux auteurs anglais que leur peu de mérite a fait tomber dans l'oubli. Par déférence sans doute pour les idées de M. Bracebridge, il avait fait d'actives investigations dans les rites joyeux et les coutumes entraînantes du vieux temps, et il s'était occupé de ce travail avec autant de zèle que s'il eût été le meilleur compagnon ; mais c'était uniquement dans cet esprit de labeur avec lequel les hommes d'un tempérament aduste[37] remontent une piste d'étude quelconque, simplement préoccupés qu'ils sont de faire progresser la connaissance , et indifférents à sa nature intrinsèque, que ce soit l'illustration de la sagesse ou des obscénités, de la fange du temps passé. Il avait tellement pâli sur ces vieux volumes, qu'ils semblaient s'être réfléchis sur son visage, lequel, si la figure est la table des matières de l'esprit, on pouvait comparer au frontispice d'un volume en lettres gothiques.

---

[33] Ici : personne qui commande à des domestiques.
[34] Durci comme de la corne.
[35] Grosse noisette oblongue.
[36] Partie rapportée d'une veste qui part de la taille et descend plus ou moins bas sur les hanches.
[37] Desséché, assoiffé : « Elles [les abeilles] sont colériques sans doute, très-adustes de tempérament; les liqueurs et les parfums des fleurs les irritent et les obligent de se désaltérer souvent. » – Jules Michelet, L'Insecte, 1857, page 391. L'adjectif est ici employé au figuratif : *assoiffé de savoir*.

Les éditions de Caxton et de Wynkin de Worde faisaient ses délices.
Illustration de Cecil Aldin

Comme nous atteignions le porche de l'église, nous trouvâmes le ministre gourmandant de la bonne façon le sacristain pour avoir disposé le gui parmi la verdure dont la nef et le cœur étaient décorés. C'était, faisait-il observer, une plante impure, souillée, car elle avait servi aux druides dans leurs cérémonies mystérieuses ; et bien qu'on pût sans crime l'employer à parer les salles à manger et les cuisines, elle avait cependant été réputée profane par les Pères de l'Église, et tout à fait impropre aux rites sacrés. Si tenace était-il sur ce point, que le pauvre sacristain fut obligé de jeter bas[38] une grande partie des humbles trophées par lui imaginés, avant que le ministre consentît à commencer le service du jour.

L'intérieur de l'église était d'une imposante simplicité. Le long des murs on pouvait voir plusieurs tombeaux des Bracebridge, et tout auprès de l'autel une tombe d'un travail antique, sur laquelle reposait l'effigie d'un guerrier armé de toutes pièces, les jambes en travers, pour indiquer qu'il s'était fait croisé. C'était, me dit-on, un membre de la famille qui s'était signalé dans la Terre-Sainte, et le même dont le portrait était suspendu dans la grand'salle au-dessus de la cheminée.

Pendant le service, Maître Simon se tint debout dans la stalle[39], et répéta très distinctement les répons, trahissant cette espèce de dévotion cérémonieuse ponctuellement observée par un homme bien né de l'ancienne école, un homme qui a de vieilles relations de famille. Je fis aussi la remarque qu'il tournait les feuillets d'un livre de prières, un in-folio, avec une certaine rapidité, peut-être pour faire étinceler un énorme anneau servant de cachet qui ornait un de ses doigts, et qui avait tout à fait l'air d'une relique de famille.

[38] Locution verbale : démolir.
[39] Chacun des sièges de bois à dossier élevé réservés au clergé, des deux côtés du chœur d'une église.

Nous trouvâmes le ministre gourmandant de la bonne façon le sacristain...
Illustration de Randolph Caldecott

Nous trouvâmes le ministre gourmandant de la bonne façon le sacristain...
Illustration de C. E. Brock

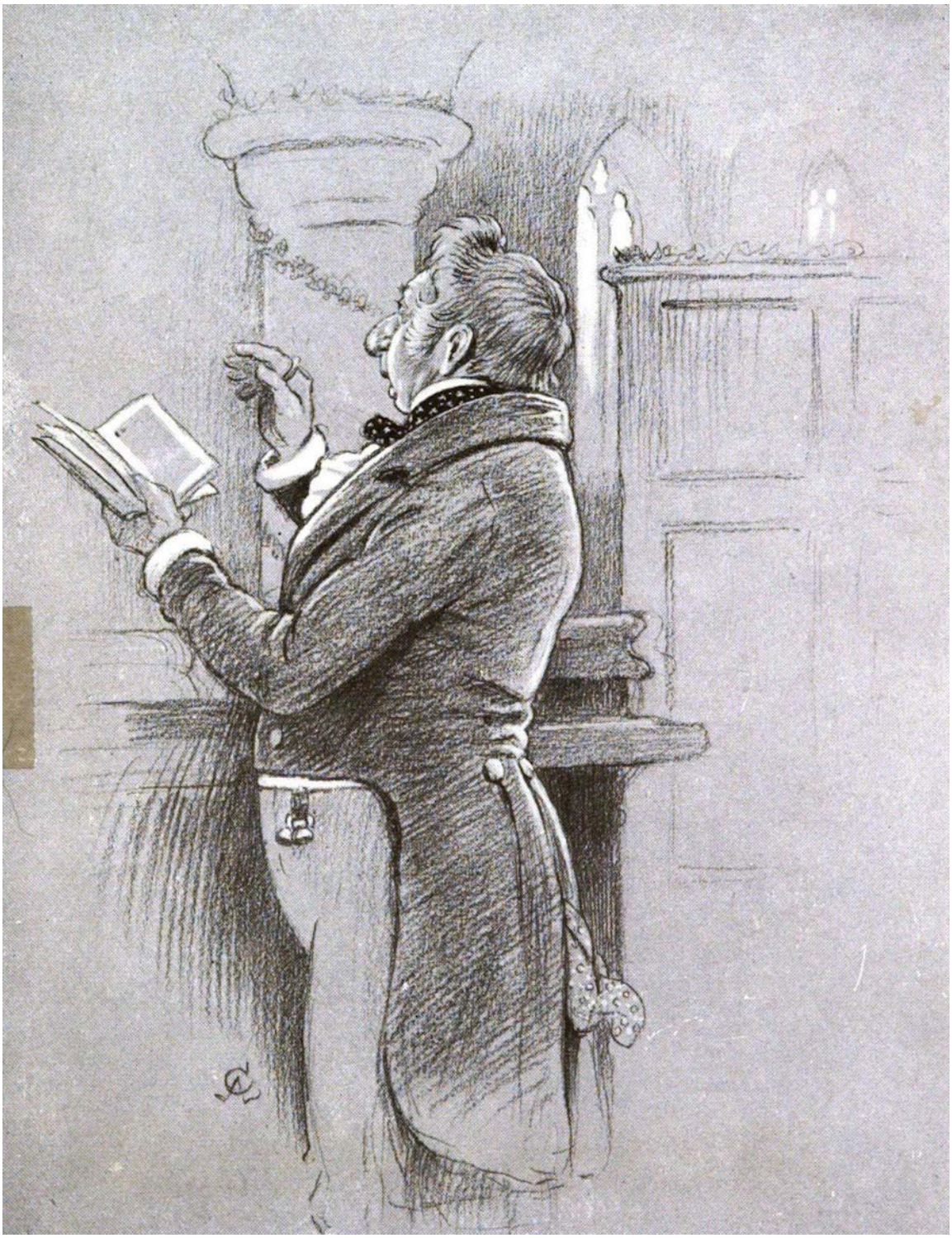
Mais ce qui le préoccupait le plus, c'était évidemment la partie musicale du service, car il tenait les yeux constamment fixés sur le groupe de chanteurs, et battait la mesure avec beaucoup de gesticulations et d'énergie.

L'orchestre était dans une petite galerie, et présentait le plus fantaisiste assemblage de têtes, échelonnées les unes au-dessus des autres, parmi lesquelles je notai entre toutes celle du tailleur du village, personnage blême au front et au menton fuyants, qui jouait de la clarinette, et dont la figure imitait alors à s'y méprendre une vessie conique[40].

J'en avisai encore un autre, celui-là était court et poussif, qui se courbait et s'épuisait sur une basse de viole[41], de manière à ne rien laisser voir que le haut de sa tête, ronde et chauve comme un œuf d'autruche. Parmi les chanteuses, il y avait deux ou trois charmants minois, auxquels l'air piquant d'une matinée glaciale avait communiqué une jolie teinte rosée ; mais messieurs les choristes avaient évidemment été choisis, comme les anciens violons de Crémone[42], plus pour les sons que pour l'apparence ; et comme plusieurs avaient à lire dans le même cahier, cela faisait des bouquets de physionomies étranges, qui ressemblaient assez à ces groupes de chérubins que nous voyons quelquefois sur les tombes dans les cimetières de campagne.

Le service ordinaire du chœur, sauf que la partie vocale se traînait généralement tant soit peu à la remorque de la partie instrumentale, et que parfois un violon flâneur réparait le temps perdu en effleurant un passage avec une prodigieuse célérité, et en sautant plus de mesures que le plus intrépide chasseur de renards qui veut arriver mort ou vif ne sauta jamais de barrières, se fit passablement en somme ; mais la grande épreuve était une antienne[43] qui avait été préparée, arrangée par Maître Simon, et sur laquelle il avait fondé de grandes espérances.

[40] Vessie desséchée d'un animal, ou membrane quelconque formant sac : vessie d'un ballon.
[41] Instrument de musique à cordes et à archet.
[42] Violons italiens de première classe ; les plus célèbres étant les Stradivarius.
[43] Refrain liturgique repris par le chœur entre chaque verset d'un psaume.



Maître Simon battait la mesure avec beaucoup de gesticulations et d'énergie.
Illustration de Cecil Aldin

L'orchestre était dans une petite galerie, et présentait le plus fantaisiste assemblage de têtes, échelonnées les unes au-dessus des autres.
Illustration de Randolph Caldecott

Mais messieurs les choristes avaient évidemment été choisis, comme les anciens violons de Crémone.
Illustration de C. E. Brock

Par malheur, il y eut une bévue juste au commencement ; les musiciens se troublèrent ; Maître Simon était au supplice ; tout allait irrégulièrement, cahin-caha, jusqu'à ce que l'on arrivât à un chœur commençant par ces mots : « Et maintenant chantons d'un seul accord », qui parut être le signal pour mettre en déroute l'assemblée. Tout devint discorde et confusion ; chacun démanchait[44] pour son compte, et marchait au but aussi bien ou plutôt aussi vite que possible, hormis toutefois un vieux chantre[45]

dont les lunettes de corne chevauchaient et serraient le nez aussi long que sonore, qui, se trouvant faire un peu bande à part, et s'étant enroulé dans sa propre mélodie, poursuivait tranquillement son chemin et ses roulades, balançant la tête, regardant son cahier du coin de l'œil, et fondant le tout en harmonie dans un solo nasal d'une durée de trois mesures au moins.

Le ministre nous gratifia d'un sermon fort savant sur les rites et les cérémonies de Noël, sur ce qu'il convenait de l'observer non-seulement comme un jour d'actions de grâces, mais encore de réjouissances, étayant son opinion des coutumes de l'Église primitive, et les renforçant des autorités de Théophile de Césarée, de saint Cyprien, de saint Chrysostôme, de saint Augustin, sans compter une nuée encore de saints et de pères dont il fit de copieuses citations.

[44] Démancher : déranger ce qui était bien organisé.
[45] Chanteur dans un service religieux.

Un vieux chantre dont les lunettes de corne chevauchaient et serraient le nez aussi long que sonore.
Illustration de Cecil Aldin

Je ne concevais pas trop d'abord, je l'avoue, la nécessité d'un si formidable déploiement de forces pour soutenir un point que personne ne semblait avoir le moins du monde l'intention de contester ; mais bientôt je m'aperçus que le digne homme avait toute une légion d'adversaires idéals à combattre, s'étant, dans le cours de ses recherches au sujet de Noël, complètement embrouillé dans les controverses de sectaires pendant la révolution, quand les puritains battaient si vigoureusement en brèche les cérémonies de l'Église, et que le pauvre vieux Noël fut banni du royaume par édit du parlement[46]. Le brave ministre ne vivait que dans le passé, et ne savait que bien peu de chose du présent. Enseveli au milieu de volumes rongés par les vers, dans l'isolement de son antique petit cabinet, les écrits du vieux temps étaient pour lui les gazettes du jour, de même que l'ère de la révolution était tout uniment pour lui l'histoire contemporaine. Il oubliait que près de deux siècles s'étaient écoulés depuis l'ardente persécution dirigée sur toute la surface du royaume contre l'innocente rissole[47], quand le plum-porridge[48] était proscrit comme « pur papisme », et le roastbeef comme anti-chrétien, et que Noël avait été ramené en triomphe avec la joyeuse cour du roi Charles à la restauration. Il s'échauffa et prit feu dans l'ardeur de ses efforts contre l'armée d'ennemis imaginaires qu'il avait à combattre ; soutint une lutte acharnée contre le vieux Prynne[49] et deux ou trois champions oubliés des Têtes Rondes[50] au sujet des fêtes de Noël, et conclut en exhortant ses auditeurs, de la manière la plus solennelle et la plus touchante, à se ranger autour des coutumes traditionnelles de leurs pères, à célébrer de leur mieux ce joyeux anniversaire de l'Église.

[46] Extrait de la petite gazette l'Aigle aux ailes déployées, 24 décembre 1652 : « Ce jourd'hui la Chambre a consacré beaucoup de temps aux affaires de la marine, pour vider les questions maritimes, et avant qu'on levât la séance il lui a été présenté une terrible remontrance contre le jour de Noël, fondée sur les saintes Écritures ; remontrance dans laquelle Noël est appelé la messe de l'antéchrist, et ceux-là vendeurs de messes et papistes qui l'observent, etc… Par suite de quoi le parlement, après avoir employé quelque temps à se consulter sur l'abolition du jour de Noël, a passé un édit à cet effet et décidé qu'il siégerait le jour suivant, qui s'appelait communément jour de Noël. »

[47] Les rissoles sont un dessert traditionnel de Noël, dont la recette varie selon les régions.

[48] Bouillie de céréales aux raisins, prunes ou groseilles.

[49] Prynne s'en est pris, dans sa pièce *Histriomastix*, à la culture de la cour royale et a dû en payer le prix. Jugé par le tribunal de prérogative de la Chambre étoilée, il a été condamné à une amende de 5 000 £ – une somme énorme –, expulsé de Lincoln's Inn – son domicile professionnel –, privé de son diplôme d'Oxford et condamné à la réclusion à perpétuité.

[50] Surnom donné aux puritains partisans du Parlement d'Angleterre pendant la Première révolution anglaise.

J'ai rarement vu sermon couronné d'effets plus visiblement immédiats, car au sortir de l'église la congrégation semblait, depuis le premier jusqu'au dernier, possédée de la gaieté d'esprit si chaudement prêchée par son ministre. Les vieillards se rassemblèrent en groupes dans le cimetière, se félicitant et se serrant la main ; et les enfants couraient çà et là en criant : *Ule ! Ule !* et en répétant quelques rimes bizarres[51], que le ministre, qui nous avait rejoints, m'apprit être une relique du vieux temps. Les villageois retirèrent leurs chapeaux au Squire quand il passa, lui adressant les souhaits qu'on exprime à cette époque, avec toutes les apparences d'une cordiale sincérité, et furent par lui invités à se rendre au château pour prendre quelque chose qui tînt à distance le froid du dehors ; et j'entendis plusieurs pauvres murmurer des bénédictions, ce qui me prouva, qu'au milieu de ses plaisirs, le vieux et digne cavalier n'avait pas oublié la véritable vertu de Noël : la charité.

Pendant le trajet pour revenir à la maison, son cœur sembla déborder sous les sentiments de bonheur et de générosité. Comme nous passions sur une petite éminence qui dominait une espèce de perspective, des bruits de réjouissance rustique vinrent frapper nos oreilles.

[51] « Ule ! Ule ! – On prononce oule. – Mettons trois puddings dans un moule ; Cassons noisette et crions : Ule ! »

Les vieillards se rassemblèrent en groupes dans le cimetière, se félicitant et se serrant la main.
Illustration de C. E. Brock

Le Squire fit une pause de quelques instants, et promena autour de lui des regards où se peignait une inexprimable bonté.

La beauté du jour était par elle-même suffisante pour inspirer l'amour de ses semblables. Malgré le froid piquant de la matinée, le soleil, dans sa course à travers un ciel sans nuage, avait acquis assez de force pour fondre et dissiper le léger manteau de neige qui recouvrait toutes les pentes exposées au midi, pour mettre à nu ce vert vif qui pare un paysage anglais même au cœur de l'hiver. De larges et riches bandes de verdure contrastaient avec l'éblouissante blancheur des creux et des versants ombragés. Chaque talus abrité sur lequel reposaient les larges rayons laissait échapper son petit ruisseau d'eau limpide et glacée, qui étincelait à travers le gazon, et faisait monter de légères exhalaisons, apportant ainsi son tribut au fin brouillard qui planait au-dessus de la surface de la terre. Il y avait quelque chose de vraiment délicieux dans ce triomphe de la chaleur et de la verdure sur la tyrannie glacée de l'hiver ; c'était, comme le Squire en fit la remarque, un emblème de l'hospitalité de Noël, qui s'ouvre un passage à travers les glaces de la cérémonie et de l'égoïsme, et fond tous les cœurs, dont elle fait des ruisseaux. Il montrait avec bonheur du doigt la fumée qui s'échappait, indice de bonne chère, des cheminées des confortables métairies et des cabanes à toit de chaume.

« J'aime, disait-il, à voir riches et pauvres célébrer comme il faut cet anniversaire ; c'est une grande chose d'avoir au moins un jour dans l'année où vous êtes sûr d'être le bienvenu partout où vous allez, où, pour ainsi dire, le monde soit tout grand ouvert devant vous ; et je suis presque disposé à me joindre au pauvre Robin dans la malédiction qu'il adresse à tout incivil ennemi de ces honnêtes réjouissances :

« Ennemis de Noël, à la lugubre mine,
Qui voudriez d'ici le faire décamper,
Allez du duc Homfroy savourer la cuisine,
Ou que le Squire Ketch puisse vous attraper ! »

Le Squire poursuivit, déplorant le lamentable déclin des jeux, des divertissements qui étaient autrefois en vogue à cette époque de l'année parmi les classes inférieures, et qu'encourageaient les classes élevées ; quand les vieilles salles des châteaux et des manoirs s'ouvraient toutes grandes au point du jour ; que les tables étaient couvertes de chair de porc, de bœuf et d'ale frémissante ; quand le bruit de la harpe et des chansons retentissait du matin jusqu'au soir, et que riches et pauvres étaient également invités à entrer et à se réjouir[52].

« Nos anciens jeux et coutumes locales, disait-il, avaient un immense résultat, en ce qu'ils rendaient le paysan amoureux de son intérieur ; et l'encouragement qui leur était donné par la petite noblesse lui faisait aimer son seigneur. Ils faisaient les temps plus joyeux, plus bienveillants, et meilleurs ; et je dirai avec un de nos vieux poètes :

Je les aime, et je tiens que cette gravité
Qui n'est qu'un trompe-l'œil, la rigueur de ces gens
Qui cherchent à bannir tous ces jeux innocents,
Ont fait fuir à grands pas l'antique honnêteté. »

« La nation, reprit-il, s'est altérée ; nous avons perdu nos paysans au cœur naïf. Ils ont rompu avec les hautes classes, et semblent croire que leurs intérêts sont séparés. Ils sont devenus trop savants ; ils commencent à lire les journaux, prêtent l'oreille aux politiques de taverne, et parlent de réforme. Je crois que, par ces temps difficiles, un moyen de les entretenir dans un bon esprit serait, pour la grande et la petite noblesse, de passer plus de temps sur leurs propriétés, de se mêler davantage aux gens de la campagne, et de remettre en vigueur les anciens divertissements de la joyeuse Angleterre. »

[52] Un gentilhomme anglais, au commencement de cette grande journée – c'est-à-dire le matin du jour de Noël –, faisait entrer dès l'aube tous ses tenanciers et voisins dans sa grand'salle. La bière double était mise en perce ; les grands pots de cuir circulaient joyeusement avec la rôtie, le sucre et la muscade, et l'excellent fromage de Cheshire. Le Hackin – le grand saucisson – devait être bouilli au point du jour, ou sinon deux jeunes gens devaient prendre la fille – c'est-à-dire la cuisinière – par les bras et lui faire faire, en la poussant, le tour de la place du marché, jusqu'à ce qu'elle eût honte de sa négligence. — Dick Merryman, *Round about our Coal-Fire, or, Christmas Entertainments*.

Tel était le système du bon Squire pour adoucir le mécontentement public. De fait, il avait une fois essayé de mettre sa théorie en pratique, et, quelques années auparavant, avait tenu table ouverte pendant les fêtes, à la manière d'autrefois. Mais les paysans ne comprirent pas quel rôle ils avaient à jouer dans cette scène d'hospitalité ; plusieurs circonstances imprévues se produisirent ; le manoir fut envahi par tous les vagabonds de la contrée, et plus de mendiants attirés dans le voisinage, en une semaine, que les officiers de police de la paroisse n'en pouvaient expulser dans une année. Depuis lors il s'était contenté d'inviter ce qu'il y avait de mieux parmi les paysans d'alentour à venir chez lui le jour de Noël, et de faire distribuer du bœuf, du pain et de l'ale parmi les pauvres, pour qu'ils pussent se réjouir dans leurs propres demeures.

Il n'y avait pas longtemps que nous étions de retour à la maison, quand un bruit de musique se fit entendre dans le lointain. Une bande de garçons de la campagne, leurs manches de chemise nouées de manière fantaisiste avec des rubans, leurs chapeaux décorés de verdure, et des bâtons dans les mains, remontait l'avenue, suivie d'un nombre considérable de villageois et de paysans. Ils s'arrêtèrent devant la porte du château ; la musique attaqua un air singulier, et les gars exécutèrent une danse curieuse et compliquée, avançant, reculant, et faisant choquer leurs bâtons les uns contre les autres, le tout en suivant exactement le mouvement de la musique, tandis que l'un d'eux, bizarrement couronné d'une peau de renard dont la queue flottait derrière son dos, ne cessait de gambader autour des danseurs en agitant une tirelire avec force gesticulations ancestrales.

Les gars exécutèrent une danse curieuse et compliquée.
Illustration de C. E. Brock

Le Squire suivait des yeux cette scène étrange avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. Il me fit l'histoire complète de son origine, qu'il faisait remonter au temps où les Romains étaient maîtres de l'île, prouvant d'une façon victorieuse que c'était une descendante en ligne directe de la danse des épées des anciens.

« Elle était aujourd'hui, disait-il, presque entièrement éteinte, » mais il en avait accidentellement découvert des traces dans le voisinage, et en avait encouragé la renaissance ; toutefois la vérité l'obligeait de déclarer qu'il était rare que la journée se terminât sans quelque équivoque jeu de bâtons, sans qu'il y eût quelques têtes quelconques de cassées.

La danse finie, toute la compagnie fut régalée de chair de porc et de bœuf, et de bière double brassée au logis. Le Squire se mêla même aux rustiques, par qui il fut reçu avec de gauches démonstrations de déférence et de respect. Je vis bien, il est vrai, deux

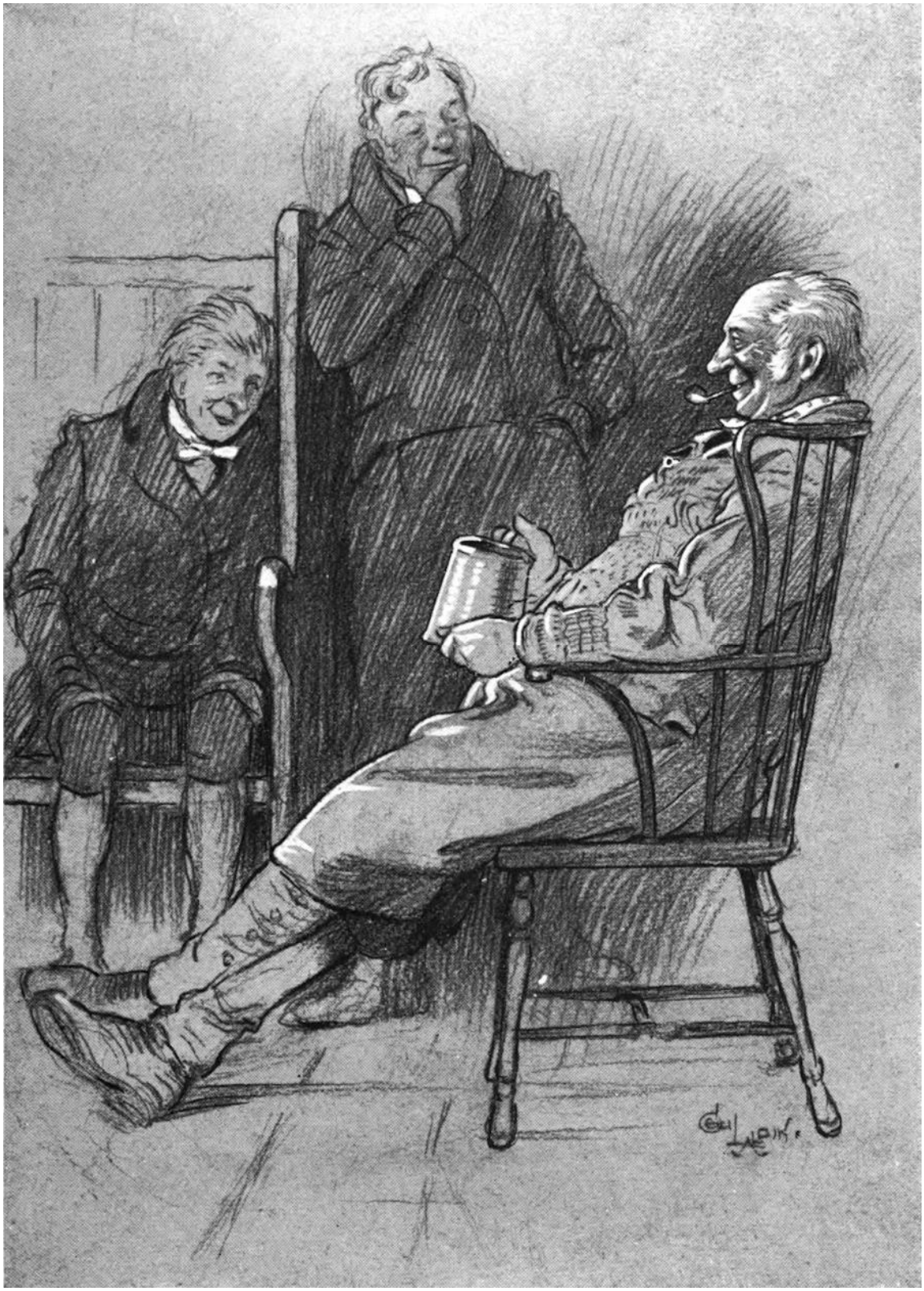
ou trois des jeunes paysans, alors qu'ils portaient leurs grands pots à leur bouche, faire, pendant que le Squire avait le dos tourné, quelque chose comme une grimace, et échanger une œillade ; mais aussitôt qu'ils eurent rencontré mon regard, ils revêtirent des figures graves et furent excessivement réservés. Tous, d'ailleurs, paraissaient être plus à leur aise avec Maître Simon. La variété de ses occupations et de ses amusements l'avait fait connaître dans tout le voisinage : il visitait les fermes et les chaumières, jasait avec les fermiers et leurs femmes, badinait avec leurs filles et, comme cet emblème du célibataire vagabond, l'humble abeille, butinait des parfums sur toutes les lèvres rosées du pays d'alentour.

La réserve des convives ne tint pas longtemps contre la bonne chère et l'affabilité. Il y a je ne sais quoi d'intime, d'affectueux, dans la gaieté des basses classes, lorsqu'elle est excitée par les largesses et la familiarité de ceux qui sont au-dessus d'elles ; les chauds rayons de la gratitude pénètrent leur joie, et une bonne parole ou une petite plaisanterie franchement lancée par un supérieur achève de réjouir les esprits du subordonné.

Maître Simon badinait avec leurs filles et, comme cet emblème du célibataire vagabond, l'humble abeille, butinait des parfums sur toutes les lèvres rosées du pays d'alentour.
Illustration de Cecil Aldin

Quand le Squire se fut retiré, la gaieté redoubla, et il y eut beaucoup de rires et de plaisanteries, notamment un assaut entre Maître Simon et un vigoureux fermier à tête grise et au visage couperosé, qui semblait être le bel esprit du village ; car je remarquai que tous ses compagnons attendaient bouche béante ses répliques, et éclataient de rire tout à fait gratuitement, avant qu'ils eussent pu seulement les comprendre.

Toute la maison, d'un bout à l'autre, semblait abandonnée à la joie. Comme je passais dans ma chambre afin de m'habiller pour le dîner, j'entendis le son de la musique. Cela partait d'une petite cour ; je regardai par une croisée qui y donnait, et j'aperçus une bande de musiciens ambulants, avec des flûtes de Pan et un tambourin ; une charmante et coquette servante dansait une gigue avec un gars très éveillé ; plusieurs autres domestiques étaient arrêtés et regardaient. Au milieu de son ébat, la jeune fille entrevit un instant mon visage à la fenêtre ; soudain, la rougeur au front, elle s'enfuit d'un air fripon, en affectant la confusion.



Un vigoureux fermier à tête grise et au visage couperosé, qui semblait être le bel esprit du village.
Illustration de Cecil Aldin

Deux connaisseurs Anglais préparant du punch.
Illustration de Cecil Aldin

Le diner de Noël

Le voilà donc venu ce jour si désiré !
Qu'en son honneur chacun arbore un gai visage.
Dans les chambres le lierre étale son feuillage,
Et de branches de houx chaque lit est paré.
Tenez, de nos voisins fument les cheminées.
Les bûches de Noël déjà diminuent un peu ;
Des viandes que l'on cuit se pressent les fournées ;
La broche tourne auprès du feu.
Laissons donc grelotter la tristesse à la porte,
Et si de froid nous la retrouvons morte,
En l'enterrant dans un pâté
Nous crierons lors : Hourra pour la gaîté !

WITHERS — Juvéniles

V - LE DINER DE NOËL

J'avais achevé ma toilette, et flânais avec Frank Bracebridge dans la bibliothèque, quand un bruit sourd, mais parfaitement distinct, se fit entendre. C'était, m'apprit-il, le signal pour servir le dîner. Le Squire maintenait les vieilles coutumes aussi bien à l'office que dans la grand'salle, et le rouleau à pâtisserie, avec lequel le cuisinier frappait sur le dressoir, appelait les domestiques pour emporter les mets.

Du chef en ce moment les trois coups retentissent ;
Les valets aussitôt à l'appel obéissent,
Et devant lui chacun paraît.
Le plat en main, chaque homme de service
S'avance fièrement, comme dans la milice,
Le présente et puis disparaît[53].

[53] Sir John Suckling.

Le dîner fut servi dans la grand'salle, où le Squire tenait toujours son banquet de Noël. On avait fait un joyeux et pétillant feu de bois pour réchauffer la spacieuse salle, et la flamme montait, jetant des étincelles et serpentant le long de l'immense cheminée. Le grand tableau du croisé et de son cheval blanc avait été décoré d'une profusion de verdure pour la circonstance, et le houx et le lierre s'étaient également entrelacés sur la muraille opposée, autour du casque et des armes, qui, je le compris, étaient le casque et les armes du même guerrier. Je dois avouer en passant que j'eus un doute assez prononcé sur l'authenticité du tableau et de l'armure comme ayant appartenu au croisé, car ils portaient certainement l'empreinte d'une époque plus récente ; mais on me dit que la peinture avait été considérée de cette façon depuis un temps immémorial, et que quant à l'armure, elle avait été trouvée dans un garde-meuble, et élevée à sa situation présente par le Squire, qui tout d'abord décida que c'était l'armure du héros de la famille ; et comme il avait sur tous les sujets de cette nature une autorité absolue dans sa propre maison, le fait était passé sans conteste au rang des choses acceptées et qui ont cours.

Au-dessous de ce trophée chevaleresque se détachait immédiatement un buffet, sur lequel il y avait un étalage de vaisselle qui aurait pu rivaliser – au moins en variété – avec celui des vases du temple de Balthazar : flacons, brocs, coupes, tasses, gobelets, bassins et aiguières, splendide matériel de joyeuse existence, qui s'était graduellement accumulé à travers maintes générations de propriétaires bons vivants. Sur le devant se dressaient les deux chandelles de Noël, rayonnant comme deux étoiles de la première grandeur. D'autres lumières étaient distribuées dans des girandoles[54], et toute cette armée étincelait comme un ciel d'argent.

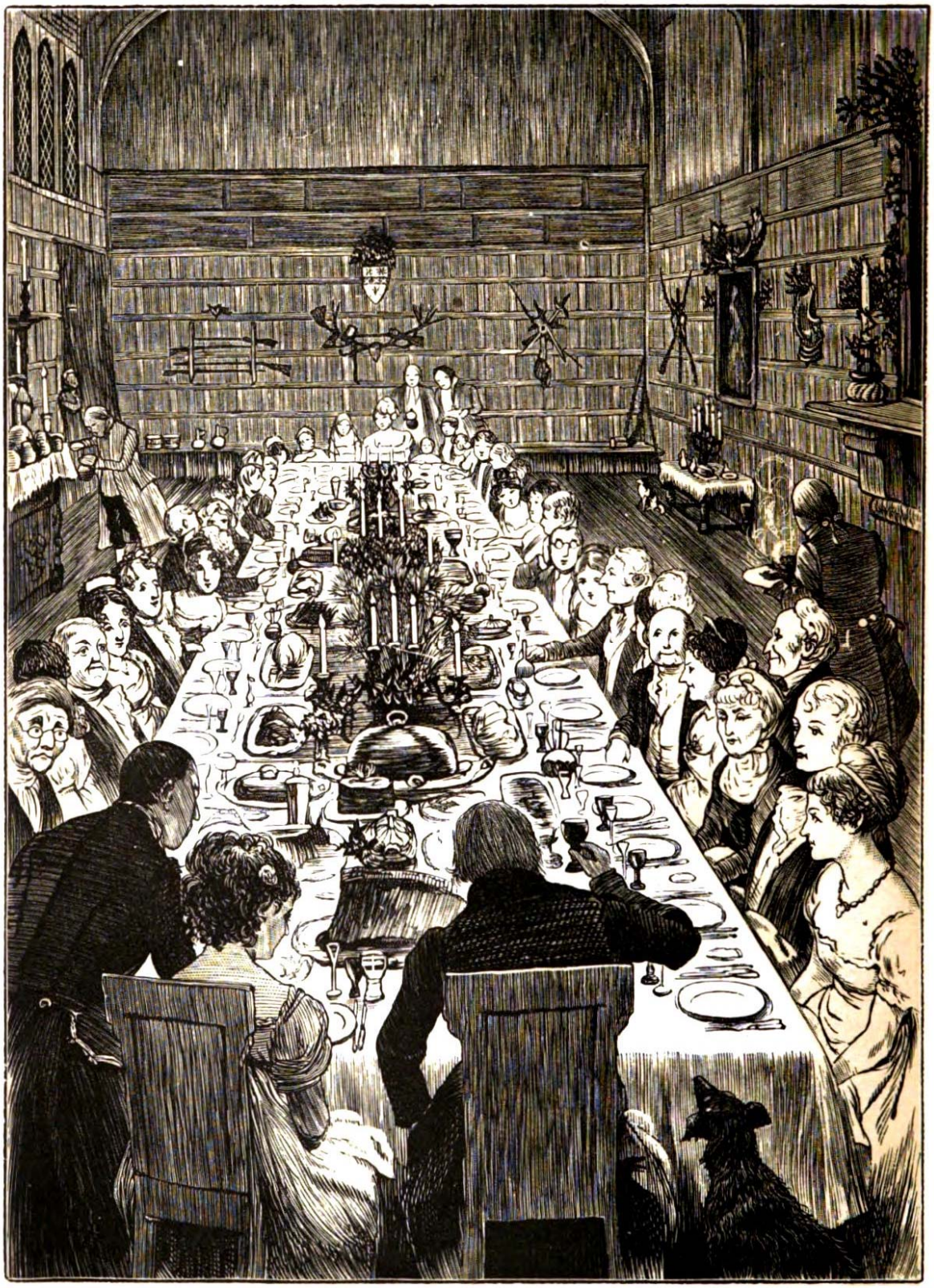
[54] Chandelier aux branches disposées en pyramide, souvent orné de pendeloques de cristal.

Le dîner fut servi dans la grand'salle.
Illustration de Cecil Aldin

Cette scène de festin s'ouvrit au son de la musique, le vieux joueur de harpe assis sur un tabouret au coin de la cheminée, et touchant de son instrument avec incomparablement plus de puissance que de mélodie. Jamais table de Noël n'avait offert plus joyeux, plus riant assemblage de visages : ceux qui n'étaient pas beaux étaient du moins heureux, et le bonheur est un rare embellisseur de physionomies, quelque laides qu'elles soient. J'ai toujours considéré une vieille famille anglaise comme aussi digne d'être étudiée qu'une collection de portraits d'Holbein ou d'estampes d'Albert Durer. Il y a là beaucoup de connaissances d'antiquaire à acquérir, une grande science des physionomies du vieux temps. Peut-être cela provient-il de ce qu'ils ont continuellement devant les yeux ces rangées de vieux portraits de famille dont sont garnies les maisons seigneuriales de ce pays : toujours est-il que les traits curieux du temps passé se

perpétuent quelquefois très fidèlement dans ces anciennes lignes, et il m'est arrivé de suivre à la piste un antique nez de famille à travers toute une galerie de portraits, légitimement transmis de génération en génération presque depuis le temps de la conquête. Quelque chose de semblable se pouvait observer dans la digne compagnie qui m'entourait ; nombre de leurs figures avaient évidemment pris naissance dans un siècle gothique, et avaient simplement été copiées par les générations subséquentes, entre autres celle d'une petite fille au port grave, avec un nez à la romaine et un air d'antique aigreur, qui était la grande favorite du Squire, étant, comme il disait, une Bracebridge d'un bout à l'autre, et l'exacte reproduction de l'un de ses ancêtres, qui figurait à la cour d'Henri VIII.

Le ministre dit le bénédicité, qui n'était pas une de ces courtes et familières actions de grâces telles qu'on en adresse d'ordinaire à la divinité dans ces temps peu cérémonieux ; il était long, poli, bien dit, un bénédicité de l'ancienne école.



Jamais table de Noël n'avait offert plus joyeux, plus riant assemblage de visages.
Illustration de Randolph Caldecott

Puis il y eut un moment d'arrêt, comme si l'on attendait quelque chose, quand tout à coup le sommelier entra dans la salle avec un certain fracas. Il était flanqué, de chaque côté, d'un domestique portant une grande bougie, et soutenait un plat d'argent sur lequel était une énorme tête de porc décorée de romarin, un citron aux dents, qui fut avec de grandes cérémonies placée au bout de la table.

Au moment où ce trophée fit son apparition, le joueur de harpe attaqua vivement un prélude, à la suite duquel le jeune étudiant d'Oxford, sur une insinuation du Squire, entonna d'un air de gravité des plus comiques une vieille chanson dont le premier couplet était ainsi conçu :

Caput afri defero, Reddens laudes Domino.
Du sanglier j'apporte, amis, la tête,
Qu'ornent du romarin, des guirlandes de fête.
Qu'à bien chanter chacun s'apprête,
Qui estis in convivio.

Bien que m'attendant à être témoin d'un grand nombre de ces petites excentricités, puisque l'on m'avait instruit de la marotte particulière de mon hôte, cependant, je l'avouerai, la pompe avec laquelle était introduit un plat si extraordinaire ne laissa pas de m'intriguer un peu ; jusqu'à ce que je recueillisse de la conversation du Squire et du ministre que cet appareil avait pour but de représenter l'entrée de la tête de sanglier, mets servi jadis avec de grandes cérémonies, au bruit de la musique et des chansons, sur les grandes tables, le jour de Noël.

Le sommelier entra dans la salle avec un certain fracas. Il était flanqué, de chaque côté, d'un domestique portant une grande bougie, et soutenait un plat d'argent sur lequel était une énorme tête de porc décorée de romarin, un citron aux dents.
Illustration de Cecil Aldin

« J'aime cette vieille coutume, disait le Squire, non-seulement parce qu'elle a de la grandeur et qu'elle est charmante en elle-même, mais parce qu'on l'observait au collège d'Oxford, où j'ai été élevé. Quand j'entends chanter cette vieille chanson, elle ramène à mon esprit l'époque où j'étais jeune et folâtre, l'imposante et vieille salle du collège, et les écoliers, mes camarades, errant çà et là dans leurs robes noires, dont un grand nombre, pauvres garçons, sont aujourd'hui couchés dans le tombeau ! »

Le ministre, lui, dont l'esprit ne s'ouvrait guère aux idées de cette nature, et qui était toujours plus préoccupé de la lettre que du sentiment, s'éleva contre cette version de la chanson que donnait l'étudiant, laquelle, affirmait-il, différait de celle qu'on chantait au collège. Il poursuivit, donnant, avec l'aride persévérance d'un commentateur, la version du collège, accompagnée de sèches annotations ; s'adressant d'abord à la compagnie en général, mais voyant que leur attention était petit à petit distraite par d'autres causeries et d'autres objets, il modéra sa voix à mesure que diminuait le nombre de ses auditeurs, jusqu'à ce qu'il terminât ses remarques sur un ton très bas, s'adressant à un vieux gentleman à tête épaisse, son voisin, qui était silencieusement engagé dans l'examen d'une énorme assiette de chair de dinde.

La table était littéralement chargée de bonne chère, et offrait un abrégé de l'abondance rustique, car c'est l'époque où regorgent les garde-manger. Un poste honorable avait été assigné à *l'antique aloyau*[55], comme l'appelait mon hôte ; c'était, ajoutait-il, l'étendard de la vieille hospitalité anglaise, une pièce de résistance, féconde en promesses. Il y avait encore plusieurs mets très joliment décorés, et qui avaient évidemment quelque chose de traditionnel dans leurs ornements, mais au sujet desquels, n'aimant pas à paraître par trop curieux, je ne fis point de questions.

Je ne pus cependant m'empêcher de me préoccuper d'un pâté magnifiquement décoré de plumes de paon, en imitation de la queue de cet oiseau, qui couvrait une étendue considérable de la table. C'était, le Squire en fit l'aveu, non sans quelque hésitation, un pâté de faisan, bien qu'un pâté de paon eût certainement été plus classique ; mais il y avait eu depuis quelque temps une telle mortalité parmi les paons, qu'il n'avait pu prendre sur lui d'en faire tuer un.[56]

Il serait fastidieux peut-être pour mes lecteurs, qui peuvent ne pas avoir cette sotte faiblesse pour les choses bizarres et surannées à laquelle je suis légèrement enclin, que je mentionnasse les autres tours de force de ce vieux et digne fantaisiste, tours de force au moyen desquels il tâchait de suivre, quoique à une humble distance, les curieuses coutumes du temps jadis.

---

[55] Formule choisie par le traducteur. En fait, l'auteur parle de "surlonge ancienne" : morceau du bœuf, à la hauteur des trois premières vertèbres dorsales.

[56] Le paon était jadis grandement en vogue pour les repas de cérémonie. Parfois on en faisait des pâtés, à une extrémité desquels la tête apparaissait au-dessus de la croûte, avec tout son plumage, le bec richement doré ; à l'autre bout se déployait la queue. Des pâtés de ce genre étaient servis aux banquets solennels de la chevalerie, quand les chevaliers errants se juraient de prendre à tâche quelque périlleuse aventure, d'où est venu l'antique juron employé par le juge Shallow : « Par le coq et le pâté ! ». Le paon était aussi un plat d'importance pour le dîner de Noël.

En somme, j'étais heureux de voir le respect que montraient pour ses extravagances ses enfants et sa famille ; ils entraient en plein, sans effort, dans leur esprit, et semblaient tous bien au fait de leurs rôles, la chose ayant eu sans doute plus d'une répétition. Je m'amusai beaucoup aussi de l'air de profonde gravité avec lequel le sommelier et les autres domestiques s'acquittaient des fonctions qui leur avaient été assignées, quelqu'excentriques qu'elles pussent être. Ils avaient une physionomie à l'antique, ayant été, pour la plupart, élevés dans la maison, et s'étant, en grandissant, familiarisés avec le vieux logis et les originalités de son propriétaire, et très probablement considéraient tous ces ordres bizarres comme les lois immuables d'un honnête train de maison.

Lorsque la nappe eut été enlevée, le sommelier apporta un énorme vase d'argent, d'un rare et curieux travail, qu'il plaça devant le Squire. Son apparition fut saluée par des cris de joie : c'était la grande coupe à wassail[57], si renommée dans les réjouissances de Noël. Le contenu en avait été préparé par le Squire lui-même ; et c'était un breuvage dans l'habile composition duquel il s'enorgueillissait particulièrement : elle était, disait-il, trop complexe, trop abstruse[58] pour l'intelligence d'un domestique ordinaire. À dire vrai, c'était une boisson de nature à faire bondir dans sa poitrine le cœur d'un buveur, étant composée des vins les plus généreux et les plus exquis, fortement épicée et dulcifiée[59], chargée de pommes rôties flottant à la surface.

La figure du vieux gentilhomme rayonnait sous un regard serein de profonde jouissance pendant qu'il brandissait cette énorme coupe. L'ayant portée à ses lèvres, en adressant à toutes les personnes présentes des vœux sincères pour une joyeuse fête de Noël, il la fit circuler, pleine jusqu'aux bords, autour de la table, afin que chacun suivît son exemple, conformément à l'usage d'autrefois ; la déclarant : « l'antique source des bons sentiments, où se rencontraient tous les cœurs ».

[57] La grande coupe de wassail était quelquefois remplie d'ale au lieu de vin, avec de la muscade, du sucre, des rôties, du gingembre et des pommes sauvages cuites au feu ; c'est ainsi que ce breuvage à couleur foncée se prépare encore dans quelques vieilles familles, et autour du foyer des riches fermiers, à Noël.
[58] Trop difficile à comprendre.
[59] Adoucie.

Le Squire adressa à toutes les personnes présentes des vœux sincères pour une joyeuse fête de Noël.
Illustration de C. E. Brock

Il y eut beaucoup de rires et de plaisanteries pendant que circulait, recevant des dames une modeste accolade, cet honnête symbole de la gaieté de Noël[60]. Lorsqu'il parvint à Maître Simon, celui-ci l'éleva dans ses deux mains, puis, de l'air d'un joyeux compagnon, il entonna une vieille chanson sur le wassail :

Saisis la coupe aux tons dorés,
La large coupe aux tons dorés ;
Verse
En la faisant vivement circuler,
Reverse ;
Laisse le monde à son aise parler,
Et mets, crois-moi, tous tes tonneaux en perce.

Accole l'immense bidon, L'immense, le joyeux bidon ;
Chante,
Car du plaisir il faut suivre la loi,
Plaisante ;
Et, plus heureux que le plus heureux roi,
Lâche la bride à ta gaîté puissante.[61]

La conversation pendant le dîner roula en grande partie sur des sujets de famille, auxquels j'étais naturellement étranger. Il se fit cependant sur Maître Simon bon nombre de plaisanteries à l'occasion de certaine joyeuse veuve avec laquelle on l'accusait d'avoir une intrigue. Ce furent les dames qui commencèrent l'attaque, mais elle fut continuée pendant tout le dîner par le vieux gentleman à tête épaisse, voisin du ministre, avec la persévérante assiduité d'un basset ;

[60] La coutume qui consistait à boire dans la même coupe fit place à celle d'avoir chacun la sienne. Quand le majordome approchait de la porte avec le wassail, il avait à crier par trois fois : « Wassail, wassail, wassail » ; le chapelain devait y répondre par une chanson. — Archœologia.
[61] Extrait de l'Almanach du pauvre Robin.

car c'était un de ces railleurs à longue haleine qui, bien qu'incapables par eux-mêmes de faire lever le gibier, sont sans rival pour leur talent à le poursuivre. À chaque pause qui se faisait dans la conversation générale il recommençait ses plaisanteries, et ce à peu près dans les mêmes termes, me faisant force signes des yeux toutes les fois qu'il donnait à Maître Simon ce qu'il considérait comme une maîtresse botte. Ce dernier, au surplus, ne paraissait pas trop fâché qu'on le taquinât sur ce sujet, ainsi que cela se voit souvent chez les vieux garçons ; et il en profita pour m'informer, à voix basse, que la dame en question était une femme prodigieusement belle, et qu'elle suivait sa propre voie.

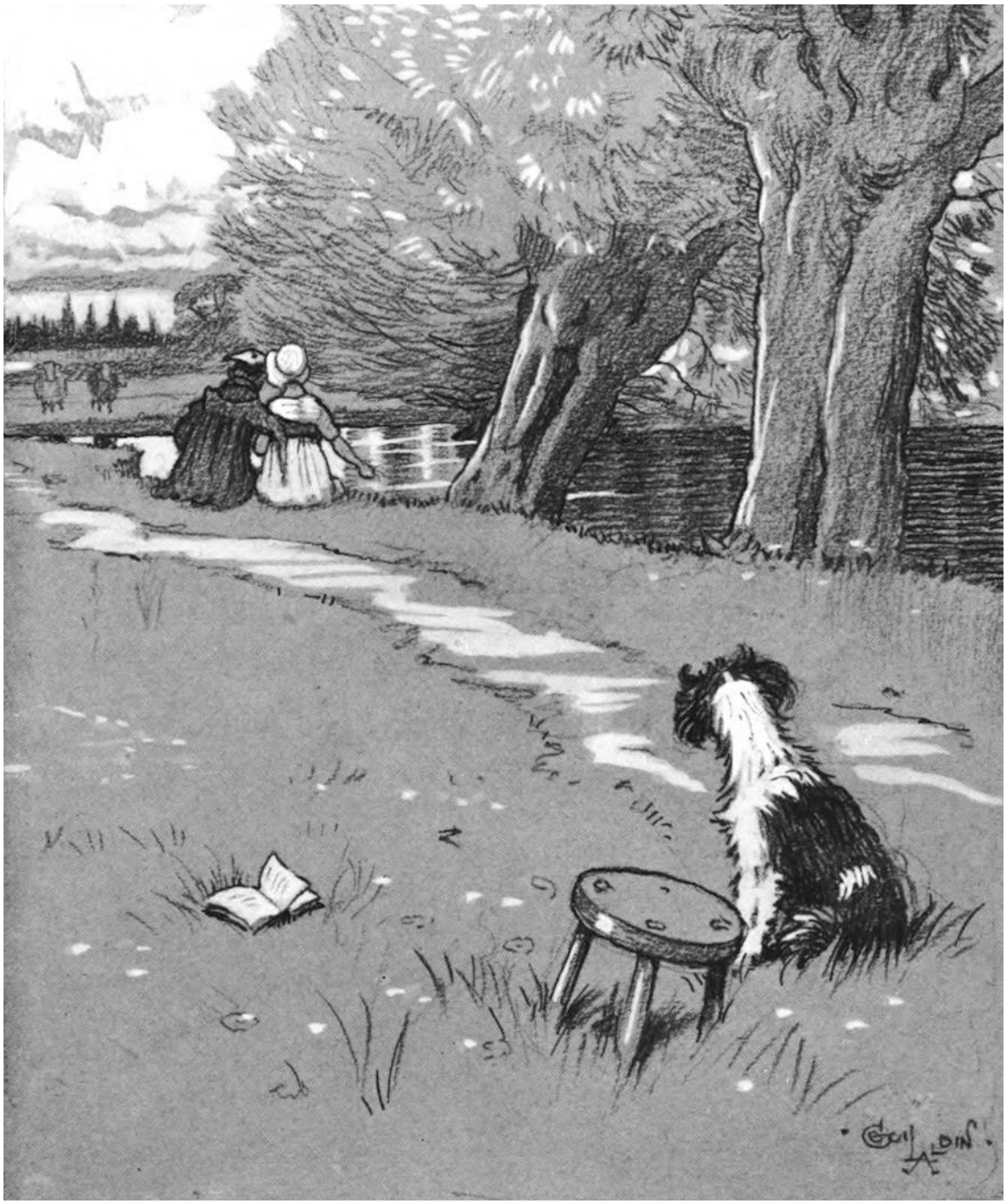
Le dîner s'écoula au milieu de ce déploiement d'innocente gaieté ; de sorte que, bien que la vieille salle puisse avoir retenti dans son temps de mainte scène de réjouissances plus tumultueuse et plus grandiose, je ne sais cependant pas si un jour elle fut témoin d'une joie plus honnête et plus vraie. Comme il est facile à un être bienveillant de répandre le plaisir autour de lui, et qu'il est vrai de dire qu'un bon cœur est une source d'allégresse qui fait s'épanouir toutes choses en sourires dans son voisinage ! La joyeuse disposition d'esprit du digne Squire était parfaitement contagieuse ; il était heureux et disposé à rendre tout le monde heureux ; et les petites excentricités de son caractère ne faisaient que donner en quelque sorte de la saveur à la suavité de sa philanthropie.

Quand les dames se furent retirées, la conversation, comme d'habitude, devint encore plus animée. Nombre de bonnes choses furent alors débitées qu'on avait pensées durant le dîner, mais qui ne convenaient pas précisément à l'oreille d'une femme ; et bien que je ne puisse positivement affirmer qu'il se fit une grande dépense d'esprit, cependant j'ai certainement vu bien des feux roulants[62] de bonnes plaisanteries exciter beaucoup moins d'hilarité. L'esprit, après tout, est un ingrédient extrêmement âcre et mordant, et beaucoup trop acide pour certains estomacs, tandis que l'honnête bonne humeur est l'essence même d'une joyeuse réunion ; et il n'est pas de fête qui égale celle où les plaisanteries sont très rares et les rires abondants.

[62] Suite ininterrompue de questions, de critiques, de plaisanteries, etc…

Le Squire nous raconta plusieurs longues histoires d'anciennes fredaines[63] et aventures de collège, à quelques-unes desquelles le ministre avait pris part, bien que, lorsqu'on jetait les yeux sur ce dernier, il fallût un certain effort d'imagination pour se figurer dans un si petit, si noir squelette d'homme, le coupable d'une folle équipée. À bien prendre, les deux anciens camarades de collège offraient un exemple frappant de ce que les hommes peuvent être faits par leurs différents lots dans la vie. Le Squire avait quitté l'université pour vivre largement sur les domaines de ses pères, au milieu des vigoureuses jouissances que procurent la fortune et l'existence au grand air, et avait glissé vers une robuste et florissante vieillesse ; tandis que le pauvre ministre, au contraire, s'était insensiblement séché, flétri, entre des volumes poudreux, dans le silence et l'obscurité de son cabinet. Cependant il semblait qu'il y eût encore chez lui une étincelle de feu presque éteint projetant une faible lueur au fond de son âme, et comme le Squire faisait allusion à une piquante histoire du ministre et d'une jolie laitière qu'ils avaient une fois rencontrée sur les bords de l'Isis, l'ancien étudiant fit une série de grimaces qui, autant que je pus lire sur sa physionomie, marquaient évidemment sa satisfaction. De fait, j'ai rarement vu de vieillard s'offenser pour tout de bon des galanteries qu'on imputait à sa jeunesse.

[63] Écart de conduite dans le domaine sentimental.



Le Squire faisait allusion à une piquante histoire du ministre et d'une jolie laitière qu'ils avaient une fois rencontrée sur les bords de l'Isis.
Illustration de Cecil Aldin

Je ne tardai pas à m'apercevoir que la marée montante du vin et de la bonne chère s'étendait rapidement sur la terre ferme de la saine raison. La compagnie devenait de plus en plus joyeuse et bruyante à mesure que les plaisanteries devenaient moins légères.

Maître Simon était d'humeur aussi communicative qu'une cigale enivrée de rosée ; ses vieilles chansons prenaient un caractère de plus en plus chaud, et il commençait à parler de la veuve, en homme pris de vin. Il dit même quelques couplets à propos de la cour faite à une veuve, couplets qu'il avait, m'apprit-il, recueillis dans un excellent ouvrage en lettres gothiques intitulé : *le Solliciteur d'amour auprès de Cupidon*, lequel contenait nombre d'excellents avis à l'usage des célibataires, et qu'il promit de me prêter. La première strophe était ainsi conçue :

Vous désirez une veuve gentille ?
Ne dites pas : Voulez-vous, voulez-vous ?
Faites vos foins tant que le soleil brille,
Et bravement : Quand nous accouplons-nous ?

Cette chanson inspira le vieux gentleman à tête épaisse, qui fit plusieurs tentatives pour raconter une assez longue histoire tirée de Joe Miller, laquelle ne manquait pas d'à-propos ; mais toujours il s'arrêtait court au beau milieu, et tout le monde se souvenait du reste, excepté lui-même. Le ministre aussi commençait à ressentir les effets de la bonne chère ; il s'était graduellement laissé aller à s'assoupir, et sa perruque inclinait d'une façon assez suspecte ; quand nous fûmes, probablement à l'instigation secrète de mon hôte, dont l'humeur joviale semblait toujours tempérée par son amour pour le décorum, invités à passer dans le salon.

La table enlevée, on abandonna la grand'salle aux membres jeunes de la famille, qui, excités à toute sorte de bruyante gaieté par l'étudiant d'Oxford et Maître Simon, firent retentir ses vieilles murailles de leur entrain pendant qu'ils se livraient à leurs joyeuses gambades.

Je me complais à assister aux ébats des enfants, surtout à cette heureuse et joyeuse époque ; aussi ne pus-je résister à l'envie de m'esquiver du salon sur un de leurs immenses éclats de rire. Je les trouvai jouant au colin-maillard. Maître Simon, le grand ordonnateur de leurs jeux, qui semblait en toute occasion remplir les fonctions de cet ancien potentat, le roi du tapage[64], était au milieu de la salle, les yeux bandés.

Tout ce petit monde était aussi activement occupé après lui que les fausses fées après Falstaff[65] ; le pinçant, le tirant par les basques de son habit, ou le chatouillant avec des fétus[66]. Une charmante jeune fille aux yeux bleus, d'environ treize ans, dont les

cheveux blonds flottaient dans un magnifique désordre, dont le visage enjoué rayonnait, et dont la robe avait à moitié quitté les épaules, peinture achevée d'une vraie pensionnaire, était le tourmenteur-chef ; et à l'adresse avec laquelle Maître Simon évitait le menu gibier et enfermait dans les coins cette petite nymphe mutine et l'obligeait à sauter par-dessus les chaises en poussant des cris inarticulés, je soupçonnai le fripon de n'avoir pas plus les yeux bandés qu'il n'était convenable.

Quand je rentrai dans le salon, je trouvai tout le monde assis en cercle autour du feu et écoutant le ministre, qui était profondément enfoncé dans un fauteuil de chêne à dos élevé, œuvre de quelque habile artisan d'autrefois, apporté de la bibliothèque pour sa commodité particulière.

[64] À Noël il y avait dans la maison du roi, en quelque lieu qu'il demeurât, un roi du tapage ou maître des joyeux passe-temps ; la même chose existait dans la maison de tous les gentilshommes de grand lignage ou de haute dignité, que ce fût au spirituel ou au temporel. — STOW.

[65] Personnage comique, créé par William Shakespeare. Dans la comédie *Les Joyeuses Commères de Windsor*, les enfants et les adultes sont déguisés en fées ou en lutins. Ils viennent épouvanter Falstaff et le brûler avec leurs torches.

[66] Brin de paille.

De ce morceau d'ameublement vénérable, avec lequel ses formes noires et sa figure sombre en lame de couteau s'harmonisaient du reste admirablement, il débitait d'étranges discours, racontant les superstitions et les légendes populaires du pays d'alentour, avec lesquelles il s'était familiarisé dans le cours de ses recherches d'antiquaire. Je serais assez porté à croire que le vieillard était lui-même quelque peu imprégné de superstition, ainsi que cela se voit fréquemment chez les hommes qui vivent une vie studieuse et retirée au fond d'une campagne solitaire, et qui ont l'habitude de se courber sur des livres poudreux, si souvent remplis de merveilleux et de surnaturel. Il nous parla de plusieurs histoires issues de l'imagination des paysans du voisinage concernant l'effigie du croisé, qui reposait sur sa tombe, à l'église, auprès de l'autel. Comme c'était le seul monument de ce genre qui existât dans cette partie de la contrée, elle avait toujours été regardée avec des sentiments de superstition par les bonnes femmes du village. Elle passait pour se lever de la tombe et se promener autour du cimetière dans les nuits orageuses, particulièrement quand il tonnait ; et une vieille femme dont la cabane bordait le cimetière l'avait vue, à travers les vitraux de l'église, un soir qu'il faisait clair de lune, arpenter lentement les nefs à pas lents. On croyait que le défunt était mort n'ayant pas réparé quelque préjudice, ou avait laissé quelque trésor caché, et que c'était là ce qui maintenait l'esprit dans un état de souffrance et d'inquiétude. Quelques-uns parlaient d'or

et de bijoux renfermés dans la tombe, sur lesquels veillait le spectre ; et il y avait une histoire qui circulait, d'un sacristain du vieux temps qui essaya de s'ouvrir la nuit un passage jusqu'au tombeau, et reçut, au moment où il l'atteignait, un coup violent de la main de marbre de l'effigie, qui l'étendit sans connaissance sur le pavé.

Il débitait d'étranges discours, racontant les superstitions et les légendes populaires du pays d'alentour.
Illustration de Cecil Aldin

Trois ou quatre des plus braves parmi les paysans se moquaient souvent de ces histoires ; ce qui n'empêchait pas que, quand arrivait la nuit, les plus vaillants de nos incrédules redoutaient de s'aventurer seuls dans le sentier qui traversait le cimetière.

D'après ces anecdotes et d'autres qui suivirent, le croisé paraissait être, dans tout le voisinage, le héros favori des histoires de revenants. Son portrait, suspendu dans la grand'salle, était réputé par les domestiques avoir en soi quelque chose de surnaturel ; car ils avaient remarqué que vers quelque point de la salle que vous vous dirigiez, vous aviez toujours les yeux du guerrier fixés sur vous. Enfin, la vieille concierge, qui était née et avait grandi dans la famille, et qui était une grande commère parmi les servantes, affirmait que dans son jeune temps elle avait souvent entendu dire que la veille de la mi-août, époque où, comme chacun sait, tous les fantômes, lutins et fées existants deviennent visibles et errent çà et là, le croisé avait l'habitude de monter sur son cheval, descendre de son cadre, faire le tour de la maison, descendre l'avenue, et puis aller à l'église visiter sa tombe ; auquel cas la porte de l'église roulait sur ses gonds et s'ouvrait fort gracieusement d'elle-même ; non qu'il en eût besoin, car il traversait sur son cheval les portes fermées et même les murs de pierre. À preuve qu'une des femmes employées à la laiterie l'avait vu de ses propres yeux passer entre deux barreaux de la grande porte du parc, et se faire aussi mince qu'une feuille de papier.

Je découvris que toutes ces superstitions avaient été fortement encouragées par le Squire, qui, bien qu'il ne fût pas superstitieux lui-même, aimait beaucoup à voir cette faiblesse chez les autres. Il prêtait l'oreille avec une gravité infinie à toutes les histoires de revenants qui circulaient dans les commérages d'alentour, et tenait la femme du concierge en haute estime à cause de son talent pour le merveilleux. Il était lui-même grand liseur de vieilles légendes et d'histoires fantasmagoriques, et se lamentait souvent de ne pouvoir y ajouter foi ; car, pensait-il, une personne superstitieuse devait vivre dans une espèce de monde enchanté.

Comme nous étions tout ouïe aux histoires du ministre, nos oreilles furent soudain assaillies par une variété de sons hétérogènes partant de la grand'salle, auxquels se mêlait quelque chose comme le bruit perçant d'une musique barbare et le vacarme produit par une foule de voix enfantines et des rires de jeunes filles. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, et un formidable cortège fit irruption dans la pièce : on aurait presque pu croire que c'était une cours féériques qui se séparait. Cet infatigable esprit, Maître Simon, s'acquittant loyalement de ses fonctions de roi du tapage, avait conçu l'idée d'une bouffonnerie de Noël, ou mascarade ; et ayant appelé à son aide l'étudiant d'Oxford et le jeune officier, qui avaient également les qualités requises pour tout ce qui pouvait être une occasion de gambades et de divertissement, il l'avait mise aussitôt à exécution. La vieille femme de charge avait été consultée ; les antiques armoires à linge et garde-robes avaient été fouillées, et contraintes d'abandonner des débris de parures qui n'avaient pas vu le jour depuis plusieurs générations ; les plus jeune de la société avait été secrètement rappelée du salon et de la grand'salle, et le tout avait été disposé pour une imitation burlesque des anciennes mascarades.[67]

Maître Simon conduisait l'avant-garde, comme personnifiant *l'antique Noël*, curieusement affublé d'une fraise, d'un manteau court, lequel avait tout l'air d'être un des jupons de la vieille femme de charge, et d'un chapeau qui aurait fort bien pu servir de clocher de village, et qui rappelait le temps des Covenantaires[68].

[67] Les mascarades ou momeries étaient, à Noël, le divertissement favori, et les garde-robes des châteaux et des manoirs étaient souvent mises à contribution pour fournir des costumes et des déguisements fantastiques.
[68] Les Covenantaires formèrent un important mouvement religieux et politique en Écosse au XVII^{ème} siècle.

Maître Simon conduisait l'avant-garde.
Illustration de C. E. Brock

Maître Simon conduisait l'avant-garde.
Illustration de Cecil Aldin

De dessous ce chapeau, s'allongeant fièrement, sortait son nez de perroquet puissamment coloré, le plus beau trophée dont eût pu se vanter une rafale de décembre.

Il était suivi de la pensionnaire aux yeux bleus, accommodée en *dame Mince pie*[69], dans toute la vénérable magnificence d'une robe de brocart fanée, d'un grand corsage lacé, d'un chapeau délabré et de souliers à talons élevés.

Le jeune officier représentait Robin des Bois avec un habit de chasse vert de Kendal et une casquette de chasseur à pompon doré. Le costume, bien certainement, ne témoignait pas d'une profonde recherche, et il y avait là un sacrifice évident au pittoresque, bien naturel dans un jeune amoureux en présence de sa maîtresse. La belle Julia se suspendait à son bras dans une jolie parure champêtre, comme la *pucelle Marianne*[70]. Le reste de la bande avait été métamorphosé de diverses façons ; les jeunes filles empaquetées dans les ajustements des anciennes belles de la famille Bracebridge, et les jouvenceaux, ornés de moustaches faites avec des bouchons brûlés et portant d'un air grave des habits à larges basques, aux manches pendantes, avec d'immenses perruques, devant représenter les personnages de Roastbeef, Plum Pudding et autres dignitaires fameux dans les anciennes mascarades. Le tout avait été placé sous la surveillance de l'étudiant d'Oxford, dans le personnage du roi du tapage. Je remarquai qu'il exerçait avec sa baguette une autorité tant soit peu malicieuse sur les personnages moins considérables du cortège.

[69] La tarte mince pie est une tartelette sucrée de Grande-Bretagne, traditionnellement servie pendant les fêtes de Noël.
[70] La pucelle Marianne figurait dans les farces populaires comme l'amante de Robin des Bois.

Le reste de la bande avait été métamorphosé de diverses façons.
Illustration de Randolph Caldecott

L'irruption de cette foule bigarrée, au bruit du tambour, selon l'ancienne coutume, était le couronnement du vacarme et des réjouissances. Maître Simon se couvrit de gloire par la majesté avec laquelle, comme *antique Noël*, il marcha un menuet avec l'incomparable, bien que rieuse, *dame Mince pie*. Celui-ci fut suivi d'une danse à laquelle prirent part tous les personnages, et qui, par le mélange de costumes, pouvait faire croire que les vieux portraits de famille avaient sauté au bas de leur tableau pour se joindre à la fête. Des personnages d'époques différentes participaient à la danse, côte à côte, main dans la main ; les Âges Sombres[71] se mêlaient aux pirouettes et aux rigodons, et l'époque de la reine Bess[72] batifolait joyeusement sous les yeux de personnages d'époques plus récentes.

[71] Les Âges Sombres désignent, en Angleterre, les six siècles et demi entre la entre la fin de la domination romaine et la conquête normande. Cette longue période y est traditionnellement appelée « the Dark Ages ».

[72] Née en 1533, Élizabeth est la fille d'Henry VIII et d'Anne Boleyn, reine d'Angleterre et d'Irlande. Après avoir passé près d'un an en prison et échappé de justesse à la décapitation en raison de son soutien supposé aux rebelles protestants de Thomas Wyatt, elle succède à sa demi-sœur Mary Tudor sur le trone d'Angleterre, et prend le nom d'Élizabeth 1ére. Elle était connue sous le nom de « Bonne Reine Bess », en partie parce que Bess est un surnom d'Élisabeth, mais aussi en raison de la stabilité qu'elle a apporté à son pays pendant son règne, de 1558 à 1603. Elle a apporté la paix, rétabli l'Église d'Angleterre et vaincu l'Armada espagnole, favorisant ainsi une période florissante pour les arts anglais.

Le digne Squire contemplait ces jeux fantastiques et cette résurrection de sa vieille garde-robe avec la joie naïve d'un enfant. La taille haute, il riait à gorge déployée, se frottant les mains, entendant à peine un mot de ce que lui disait le ministre, bien que ce dernier fût en train de discourir fort savamment sur l'ancienne et majestueuse danse du Paon, dont il croyait le menuet dérivé[73]. Pour ma part, les scènes variées de caprice et d'innocente gaieté qui passaient devant mes yeux me tenaient dans une continuelle excitation. Cela me réchauffait de voir cette généreuse et tant soit peu folle hospitalité se dégager de la rigueur du froid et de la tristesse de l'hiver, et la vieillesse dépouiller son apathie, ressaisir une fois encore la fraîcheur des jouissances juvéniles.

L'intérêt que je prenais à cette scène s'augmentait encore quand je venais à considérer que ces coutumes fugitives marchaient à grand pas vers l'oubli, que cette famille était peut-être la seule en Angleterre où l'ensemble en fût encore scrupuleusement observé. Et puis il y avait je ne sais quelle étrangeté mêlée à toutes ces réjouissances qui leur donnait un cachet particulier ; elles s'appropriaient au temps et au lieu ; et le vieux manoir, chancelant presque sous l'allégresse et les accents bachiques, semblait être l'écho redisant la gaieté d'une époque depuis longtemps disparue.

[73] Sir John Hawkins, parlant de la danse appelée pavane, de *pavo*, paon, dit : « C'est une danse grave et majestueuse ; on la dansait autrefois, les gentilshommes avec leurs chapeaux et leurs épées, les gens de justice dans leurs robes, les pairs dans leurs manteaux, et les dames dans leurs robes à longues queues, dont le mouvement, en dansant, ressemblait à celui d'un paon. » — *Histoire de la Musique*.

Mais assez parlé de Noël et de ses folies ; il est temps de mettre un terme, à ce bavardage. Il me semble entendre les questions posées par mes graves lecteurs :

« À quoi bon tout ceci ?

— Est-ce que cela rendra le monde plus sage ? »

Eh ! Mon Dieu, n'y a-t-il pas assez de sagesse pour l'instruction du monde ? Et sinon, n'y a-t-il pas des milliers de plumes beaucoup plus exercées travaillant à son perfectionnement !

D'ailleurs, il est bien plus agréable de plaire que d'instruire ; de jouer le rôle de camarade que celui de précepteur.

Quelle est, après tout, la parcelle de sagesse que je pourrais ajouter à la masse des connaissances humaines ; et qui me prouve que mes plus sages déductions doivent être des guides sûrs pour les opinions des autres ?

En écrivant pour amuser, si j'échoue, le seul mal consiste dans mon propre désappointement ; au contraire, si je puis, par une heureuse chance, dans ces temps de malheur, effacer seulement une ride du front de l'inquiétude, ou dérober au cœur alourdi une seule minute de chagrin ; si je puis de temps à autre pénétrer à travers le tissu serré de la misanthropie, faire voir la nature humaine sous un jour bienveillant, et rendre mon lecteur plus satisfait de ses semblables et de lui-même, certainement, certainement je n'aurai pas tout à fait écrit en vain.

Le repas de Noël au pub.
Illustration de Cecil Aldin